ÉTUDES TRADITIONNELLES

53e Année — Avril-Mai 1952 — N° 299

UN PROJET DE JOSEPH DE MAISTRE POUR L'UNION DES PEUPLES (1)

M. Emile Dermenghem, à qui l'on devait déjà une remarquable étude sur *Joseph de Maistre mystique*, a publié l'an dernier (2) un manuscrit inédit du même auteur : c'est un mémoire adressé en 1782, à l'occasion du Convent de Wilhelmsbad, au duc Ferdinand de Brunswick (*Eques a Victoria*), Grand-Maître du Régime Ecossais Rectifié. Celui-ci, désirant « porter l'ordre et la sagesse dans l'anarchie maçonnique », avait, en septembre 1780, adressé à toutes les Loges de son obédience le questionnaire suivant :

« 1° L'Ordre a-t-il pour origine une société ancienne et quelle est cette société ? 2° Y a-t-il réellement des Supérieurs Inconnus et lesquels ? 3° Quelle est la fin véritable de l'Ordre? 4° Cette fin est-elle la restauration de l'Ordre des Templiers ? 5° De quelle façon le cérémonial et les rites doivent-ils être organisés pour être aussi parfaits que possible ? 6° L'Ordre doit-il s'occuper des sciences secrètes ? » C'est pour répondre à ces questions que Joseph de Maistre composa un mémoire particulier, distinct de la réponse collective de la Loge *La Parfaite Sincérité* de Chambéry à laquelle il appartenait, et où, en sa qualité de « Grand Profès » ou membre du plus haut grade du Régime Rectifié (sous le nom d'*Eques a Floribus*),

1. Publié dans *Vers l'Unité*, mars 1927.
2. Paris, Rieder, 1925.

il se proposait d'exprimer « les vues de quelques Frères plus heureux que d'autres, qui paraissent destinés à contempler des vérités d'un ordre supérieur » ; ce mémoire est même, comme le dit M. Dermenghem, « le premier ouvrage important qui soit sorti de sa plume ».

Joseph de Maistre n'admet pas l'origine templière de la Maçonnerie, et il méconnaît l'intérêt de la question qui s'y rapporte ; il va même jusqu'à écrire : « Qu'importe à l'univers la destruction de l'Ordre des T. ? ». Cela importe beaucoup, au contraire, puisque c'est de là que date la rupture de l'Occident avec sa propre tradition initiatique, rupture qui est véritablement la première cause de toute la déviation intellectuelle du monde moderne ; cette déviation, en effet, remonte plus haut que la Renaissance, qui en marque seulement une des principales étapes, et il faut aller jusqu'au XIVe siècle pour en trouver le point de départ. Joseph de Maistre, qui d'ailleurs n'avait alors qu'une connaissance assez vague des choses du moyen âge, ignorait quels avaient été les moyens de transmission de la doctrine initiatique et les représentants de la véritable hiérarchie spirituelle ; il n'en affirme pas moins nettement l'existence de l'une et de l'autre, ce qui est déjà beaucoup, car il faut bien se rendre compte de ce qu'était, à la fin du XVIIIe siècle, la situation des multiples organisations maçonniques, y compris celles qui prétendaient donner à leurs membres une initiation réelle et ne pas se borner à un formalisme tout extérieur : toutes cherchaient à se rattacher à quelque chose dont la nature exacte leur était inconnue, à retrouver une tradition dont les signes existaient encore partout, mais dont le principe était perdu ; aucune ne possédait plus les « véritables caractères », comme on disait à cette époque, et le Convent de Wilhelmsbad fut une tentative pour rétablir l'ordre au milieu du chaos des Rites et des grades. « Certainement, dit Joseph de Maistre, l'Ordre n'a pu commencer par ce que nous voyons. Tout annonce que la Franc-Maçonnerie vulgaire est une branche détachée et peut-être corrompue d'une tige ancienne et respectable ».

C'est la stricte vérité ; mais comment savoir quelle fut cette tige ? Il cite un extrait d'un livre anglais où il est question de certaines confréries de constructeurs, et il ajoute : « Il est remarquable que ces sortes d'établissements coïncident avec la destruction des T. ». Cette remarque aurait pu lui ouvrir d'autres horizons, et il est étonnant qu'elle ne l'ait pas fait réfléchir davantage, d'autant plus que le seul fait de l'avoir écrite ne s'accorde guère avec ce qui précède ; ajoutons d'ailleurs que ceci ne concerne qu'un des côtés de la question si complexe des origines de la Maçonnerie.

Un autre côté de cette même question est représenté par les essais de rattachement de la Maçonnerie aux Mystères antiques : « Les Frères les plus savants de notre Régime pensent qu'il y a de fortes raisons de croire que la vraie Maçonnerie n'est que la *Science de l'homme* par excellence, c'est-à-dire la connaissance de son origine et de sa destinée. Quelques-uns ajoutent que cette Science ne diffère pas essentiellement de l'ancienne initiation grecque ou égyptienne ». Joseph de Maistre objecte qu'il est impossible de savoir exactement ce qu'étaient ces anciens Mystères et ce qui y était enseigné, et il semble ne s'en faire qu'une idée assez médiocre, ce qui est peut-être encore plus étonnant que l'attitude analogue qu'il a adoptée à l'égard des Templiers. En effet, alors qu'il n'hésite pas à affirmer très justement qu'on retrouve chez tous les peuples « des restes de la Tradition primitive », comment n'est-il pas amené à penser que les Mystères devaient précisément avoir pour but principal de conserver le dépôt de cette même Tradition ?. Et pourtant, en un certain sens, il admet que l'initiation dont la Maçonnerie est l'héritière remonte « à l'origine des choses », au commencement du monde : « La vraie religion a bien plus de dix-huit siècles : elle naquit le jour que naquirent les jours ». Là encore, ce qui lui échappe, ce sont les moyens de transmission, et il est permis de trouver qu'il prend un peu trop facilement son parti de cette ignorance ; il est vrai qu'il n'avait que vingt-neuf ans lorsqu'il écrivit ce mémoire.

La réponse à une autre question prouve encore que l'initiation de Joseph de Maistre, malgré le haut grade qu'il possédait, était loin d'être parfaite ; et combien d'autres Maçons des grades les plus élevés, alors comme aujourd'hui, étaient exactement dans le même cas ou même en savaient encore beaucoup moins ! Nous voulons parler de la question des « Supérieurs Inconnus » ; voici ce qu'il en dit : « Avons-nous des Maîtres ? Non, nous n'en avons point. La preuve est courte, mais décisive. C'est que nous ne les connaissons pas... Comment pourrions-nous avoir contracté quelque engagement tacite envers des Supérieurs cachés, puisque dans le cas où ils se seraient fait connaître, il nous auraient peut-être déplu, et nous nous serions retirés ? ». Il ignore évidemment de quoi il s'agit en réalité, et quel peut être le mode d'action des véritables « Supérieurs Inconnus » ; quant au fait que ceux-ci n'étaient pas connus des chefs mêmes de la Maçonnerie, tout ce qu'il prouve, c'est que le rattachement effectif à la vraie hiérarchie initiatique n'existait plus, et le refus de reconnaître ces Supérieurs devait faire disparaître la dernière chance qui pouvait encore subsister de le rétablir.

La partie la plus intéressante du mémoire est sans doute celle qui contient la réponse aux deux dernières questions ; et il faut y noter tout d'abord ce qui concerne les cérémonies. Joseph de Maistre, pour qui « la forme est une grande chose », ne parle cependant pas du caractère essentiellement symbolique du rituel et de sa portée initiatique, ce qui est une lacune regrettable ; mais il insiste sur ce qu'on pourrait appeler la valeur pratique de ce même rituel, et ce qu'il en dit est d'une grande vérité psychologique : « Trente ou quarante personnes silencieusement rangées le long des murs d'une chambre tapissée en noir ou en vert, distinguées elles-mêmes par des habits singuliers et ne parlant qu'avec permission, raisonneront sagement sur tout objet proposé. Faites tomber les tapisseries et les habits, éteignez une bougie de neuf, permettez seulement de déplacer les sièges : vous allez voir ces mêmes hommes se précipiter les uns sur les autres,

ne plus s'entendre, ou parler de la gazette et des femmes ; et le plus raisonnable de la société sera rentré chez lui avant de réfléchir qu'il a fait comme les autres... Gardons-nous surtout de supprimer le serment, comme quelques personnes l'ont proposé, pour des raisons bonnes peut-être, mais qu'on ne sait pas comprendre. Les théologiens qui ont voulu prouver que notre serment est illicite ont bien mal raisonné. Il est vrai que l'autorité civile peut seule ordonner et recevoir le serment dans les différents actes de la société ; mais l'on ne peut disputer à un être intelligent le droit de certifier par le serment une détermination intérieure de son libre arbitre. Le souverain n'a d'empire que sur les actions. Mon bras est à lui ; ma volonté est à moi ! ».

Ensuite vient une sorte de plan de travaux pour les différents grades, dont chacun doit avoir son objet particulier, et c'est là ce sur quoi nous voulons insister plus spécialement ici ; mais, tout d'abord, il importe de dissiper une confusion. Comme la division adoptée par Joseph de Maistre ne comporte que trois grades, M. Dermenghem semble avoir compris qu'il s'agissait, dans son intention, de réduire la Maçonnerie aux trois grades symboliques ; cette interprétation est inconciliable avec la constitution même du Régime Ecossais Rectifié, lequel est essentiellement un Rite de hauts grades. M. Dermenghem n'a pas remarqué que Joseph de Maistre écrit « grades ou classes » ; à la vérité, c'est bien de trois classes qu'il s'agit, chacune d'elles pouvant se subdiviser en plusieurs grades proprement dits. Voici comment cette répartition paraît s'établir : la première classe comprend les trois grades symboliques ; la seconde classe correspond aux grades capitulaires, dont le plus important et peut-être même le seul pratiqué en fait dans le Régime Rectifié est celui d'Ecossais de Saint André ; enfin, la troisième classe est formée par les grades supérieurs de Novice, Ecuyer, et Grand Profès ou Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte. Ce qui prouve encore que c'est bien ainsi qu'il faut l'entendre, c'est que, en parlant des travaux de la troisième classe,

l'auteur du mémoire s'écrie : « Quel vaste champ ouvert au zèle et à la persévérance des G. P. ! ». Il s'agit évidemment des Grands Profès, dont il était, et non des simples Maîtres de la « Loge bleue » ; il n'est donc nullement question ici de supprimer les hauts grades, mais au contraire de leur donner des buts en rapport avec leur caractère propre.

Le but assigné à la première classe est tout d'abord la pratique de la bienfaisance, « qui doit être l'objet *apparent* de tout l'Ordre » ; mais cela ne suffit pas, et il faut y joindre un second but qui est déjà plus intellectuel : « Non seulement on formera le cœur du Maçon dans le premier grade, mais on éclairera son esprit en l'appliquant à l'étude de la morale et de la politique qui est la morale des Etats. On discutera dans les Loges des questions intéressantes sur ces deux sciences, et l'on demandera même de temps à autre l'avis des Frères par écrit... Mais le grand objet des Frères sera *surtout de se procurer une connaissance approfondie de leur patrie, de ce qu'elle possède et de ce qui lui manque, des causes de détresse et des moyens de régénération* ».

« La seconde classe de la Maçonnerie devrait avoir pour but, suivant le système proposé, l'instruction des gouvernements et la réunion de toutes les sectes chrétiennes ». En ce qui concerne le premier point, « on s'occuperait avec un soin infatigable à écarter les obstacles de toute espèce interposés par les passions entre la vérité et l'oreille de l'autorité... Les limites de l'Etat ne pourraient borner l'activité de cette seconde classe, et les Frères des différentes nations pourraient quelquefois, par un accord de zèle, opérer les plus grands biens ». Et voici pour le second objet : « Ne serait-il pas digne de nous de nous proposer l'avancement du christianisme comme un des buts de notre Ordre ? Ce projet aurait deux parties, car il faut que chaque communion travaille par elle-même et travaille à se rapprocher des autres... Il faut établir des comités de correspondance composés surtout des prêtres des différentes communions que nous aurons agrégés et initiés. Nous travaillerons lentement mais sûre-

ment. Nous n'entreprendrons aucune conquête qui ne soit propre à perfectionner le *Grand Œuvre*... Tout ce qui peut contribuer à l'avancement de la religion, à l'extirpation des opinions dangereuses, en un mot à élever le trône de la vérité sur les ruines de la superstition et du pyrrhonisme, sera du ressort de cette classe ».

Enfin, la troisième classe aura pour objet ce que Joseph de Maistre appelle le « Christianisme transcendant », qui, pour lui, est « la révélation de la révélation » et constitue l'essentiel de ces « sciences secrètes » auxquelles il était fait allusion dans la dernière question ; par là, on pourra « trouver la solution de plusieurs difficultés pénibles dans les connaissances que nous possédons ». Et il précise en ces termes : « Les Frères admis à la classe supérieure auront pour objet de leurs études et de leurs réflexions les plus profondes, les recherches de fait et les connaissances métaphysiques... Tout est mystère dans les deux Testaments, et les élus de l'une et l'autre loi n'étaient que de *vrais initiés*. Il faut donc interroger cette vénérable Antiquité et lui demander comment elle entendait les *allégories sacrées*. Qui peut douter que ces sortes de recherches ne nous fournissent des armes victorieuses contre les écrivains modernes qui s'obstinent à ne voir dans l'Ecriture que le sens littéral ? Ils sont déjà réfutés par la seule expression des *Mystères de la Religion* que nous employons tous les jours sans en pénétrer le sens. Ce mot de *mystère* ne signifiait dans le principe qu'une vérité cachée sous des types par ceux qui la possédaient ». Est-il possible d'affirmer plus nettement et plus explicitement l'existence de l'ésotérisme en général, et de l'ésotérisme chrétien en particulier ? A l'appui de cette affirmation sont rapportées diverses citations d'auteurs ecclésiastiques et juifs, empruntées au *Monde Primitif* de Court de Gébelin. Dans ce vaste champ de recherches, chacun trouvera d'ailleurs à s'employer suivant ses aptitudes : « Que les uns s'enfoncent courageusement dans les études d'érudition qui peuvent multiplier nos titres et éclaircir ceux que nous pos-

sédons. Que d'autres que leur génie appelle aux contemplations métaphysiques cherchent dans la nature même des choses les preuves de notre doctrine. Que d'autres enfin (et plaise à Dieu qu'il en existe beaucoup !) nous disent ce qu'ils ont appris de cet Esprit qui souffle où il veut, comme il veut et quand il veut ». L'appel à l'inspiration directe exprimé dans cette dernière phrase, n'est pas ce qu'il y a ici de moins remarquable.

Ce projet ne fut jamais appliqué et on ne sait même pas si le duc de Brunswick put en prendre connaissance ; il n'est pourtant pas aussi chimérique que certains pourraient le penser, et nous le croyons très propre à susciter des réflexions intéressantes, aujourd'hui aussi bien qu'à l'époque où il fut conçu ; c'est pourquoi nous avons tenu à en donner d'assez longs extraits. En somme, l'idée générale qui s'en dégage pourrait être formulée ainsi : sans prétendre aucunement nier ou supprimer les différences et les particularités nationales, dont il faut au contraire, en dépit de ce que prétendent les internationalistes actuels, prendre conscience tout d'abord aussi profondément que possible, il s'agit de restaurer l'unité, supranationale plutôt qu'internationale, de l'ancienne Chrétienté, unité détruite par les sectes multiples qui ont « déchiré la robe sans couture », puis de s'élever de là à l'universalité, en réalisant le Catholicisme au vrai sens de ce mot, au sens où l'entendait également Wronski, pour qui ce Catholicisme ne devait avoir une existence pleinement effective que lorsqu'il serait parvenu à intégrer les traditions contenues dans les Livres sacrés de tous les peuples. Il est essentiel de remarquer que l'union telle que l'envisage Joseph de Maistre doit être accomplie avant tout dans l'ordre purement intellectuel ; c'est aussi ce que nous avons toujours affirmé pour notre part, car nous pensons qu'il ne peut y avoir de véritable entente entre les peuples, surtout entre ceux qui appartiennent à des civilisations différentes, que celle qui se fonderait sur des principes au sens propre de ce mot. Sans cette base strictement doctrinale, rien de solide

ne pourra jamais être édifié ; toutes les combinaisons politiques et économiques seront toujours impuissantes à cet égard, non moins que les considérations sentimentales, tandis que, si l'accord sur les principes est réalisé, l'entente dans tous les autres domaines devra en résulter nécessairement.

Sans doute la Maçonnerie de la fin du XVIII[e] siècle n'avait-elle déjà plus en elle ce qu'il fallait pour accomplir ce « Grand Œuvre », dont certaines conditions échappaient d'ailleurs très probablement à Joseph de Maistre lui-même ; est-ce à dire qu'un tel plan ne pourra jamais être repris, sous une forme ou sous une autre, par quelque organisation ayant un caractère vraiment initiatique et possédant le « fil d'Ariane » qui lui permettrait de se guider dans le labyrinthe des formes innombrables sous lesquelles est cachée la Tradition unique, pour retrouver enfin la « Parole perdue » et faire sortir « la Lumière des Ténèbres, l'Ordre du Chaos ? ». Nous ne voulons aucunement préjuger de l'avenir, mais certains signes permettent de penser que, malgré les apparences défavorables du monde actuel, la chose n'est peut-être pas tout à fait impossible ; et nous terminerons en citant une phrase quelque peu prophétique qui est encore de Joseph de Maistre, dans le II[e] entretien des *Soirées de Saint-Pétersbourg* : « Il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs. Des oracles redoutables annoncent déjà que *les temps sont arrivés* ».

RENÉ GUÉNON

REMARQUES SUR LA TRADITION CHINOISE (1)

I

Le sixième siècle avant Jésus-Christ fut le point tournant du cycle actuel ou âge de fer et le commencement d'une période en palier dite historique. Ce fut le début de la période classique en Grèce avec Solon, Héraclite et Pythagore, l'établissement de la République à Rome, la captivité des Juifs à Babylone, la fin des dynasties proprement égyptiennes, la fondation du premier empire Maya en Amérique Centrale, la naissance du Bouddhisme aux Indes, celle du Mazdéisme avec Zoroastre en Perse, sans compter d'autres événements plus ou moins caractéristiques et importants chez divers autres peuples.

En Chine (2), ce fut la fondation du Taoïsme avec *Lao Tsi*

1. L'introduction à une nouvelle traduction du *Tao te King* parue dans le nº de mars 1948 des *Etudes Traditionnelles* est devenue une importante étude d'ensemble sur la tradition chinoise dont nous commençons aujourd'hui la publication (N. D. L. R.).

2. L'origine du peuple chinois fort discutée est assez obscure. Toutefois les histoires régulières indiquent clairement qu'au début des temps historiques les cent familles ou le peuple aux cheveux noirs (ou plutôt le peuple noir ou les têtes noires) étaient des pasteurs dont les tribus ressemblaient à celles des hordes nomades qui existent encore en Tartarie. Ce n'est qu'une fois établis dans la vallée et le cours inférieur du Fleuve Jaune sous *Shen Nung*, que *Huang Ti* et ses successeurs devinrent sédentaires et s'adonnèrent à l'agriculture. Edouard Biot est certainement dans le vrai quand il écrit dans ses intéressantes *Considérations sur les anciens temps : de la Civilisation chinoise* (extrait nº 1 du *Journal Asiatique*, 1848, p. 14) : « Les anciens souvenirs recueillis, au IIe siècle de notre ère, par *Huai Nan Tsi*, placent le théâtre de la mythologie chinoise sur le mont K'un Lun, la grande branche de l'Himalaya qui se prolonge vers le nord ouest de la Chine. Là se livrent les combats des anciens demi-dieux chinois Kung Kung, Niu Wa et autres ; et on peut en inférer que cette montagne a été la première résidence de la race aux cheveux noirs. L'établissement de ce fait

et celle de Confucianisme avec *K'ung Fu Tsī* ou Confucius. On ne peut mieux comparer ces deux aspects de la pensée chinoise qu'au dédoublement d'un courant unique, issu de la tradition primordiale et polaire, et représentant la sagesse ancienne — dont le *Yi King* est à peu près le seul vestige — et que Confucius comme *Lao Tsī* désignent par les expressions Voie de l'Antiquité ou simplement l'Antiquité. De cette source commune qui se situe à l'époque « légendaire », le Confucianisme représente le courant de surface, accessible à tous et tourné vers les applications sociales tandis que le Taoïsme d'ordre transcendant et métaphysique représente le courant souterrain plus ou moins sensible et réservé à une élite qualifiée. Mais l'un et l'autre, étroitement apparentés malgré certaines divergences extérieures, ont eu une influence capitale et profonde sur toute la civilisation chinoise dont ils ont été depuis des millénaires vraiment les deux pôles d'attraction. L'installation du Bouddhisme au premier siècle de notre ère, ne fut possible que par l'adaptation, la sinosation de cette doctrine qui dut établir plus d'un point de contact avec les deux courants indigènes. Elle semble avoir servi de pont à ceux-ci pour pallier leur opposition croissante et même en dernier lieu de couverture au Taoïsme dont la haute doctrine ne pouvait plus atteindre directement les couches profondes du peuple chinois.

Selon la chronologie non officielle *Han Ti Chi*, qui date des *Han*, depuis l'origine du monde jusqu'à la capture de l'Unicorne (*Lin*) à l'époque de Confucius (481 avant J.-C.), il s'écoula une période immense s'élevant selon les uns à 3.276.000 ans, selon les autres à 2.267.000 ans et divisée en dix époques. La première commença avec *P'an Ku*, géant primordial né du grand vide, dont la triple descendance consti-

historique, au milieu de toutes ces fables, est confirmé par le respect constant des Chinois pour le Nord Ouest ». On trouvera un bon résumé de la question des origines des Chinois dans Kiang-Kang-Hu, *Chinese Civilization*, p. 3-7. Enfin Lo Pi, cité par le Père de Prémare dans ses *Vestiges sur les anciens Dogmes*, p. 135, déclare : « Nos Pères nous ont appris qu'ils tenaient de leurs ancêtres que le mont K'un Lun existe réellement mais que jusqu'ici personne n'a pu y parvenir ».

tua les familles du Ciel, de la Terre et de l'Homme. *P'an Ku* pénétra parfaitement les lois du Ciel et de la Terre ainsi que les transformations des deux principes cosmiques *Yn* et *Yang*, auxquels sont soumis les êtres et les choses ; cette connaissance en fit le chef des trois agents : Ciel, Homme, Terre. Il eut le Ciel pour père, la Terre pour mère et pour cette raison fut appelé Fils du Ciel. D'aucuns disent que son origine est inconnue et qu'à sa mort les diverses parties de son corps donnèrent naissance à tout ce qui constitue l'univers. Les représentations qu'on donne de *P'an Ku* et des divers souverains et personnages des époques qui suivirent jusqu'à *Fu Hi* et même jusqu'à Confucius sont des plus fantastiques et forment un immense bestiaire au symbolisme compliqué et peu connu (1).

Après *P'an Ku* (2) apparut *T'ien Huang*, souverain du Ciel, appelé aussi *T'ien Ling*, intelligence du Ciel, le Fils qui entretient tout, le souverain Roi au milieu du Ciel. Il naquit sur le mont *Wu Wai*, qui renferme tout, hors duquel il n'y a rien, et qui se trouve à 12.000 lieues du mont *K'un Lun*, la montagne centrale de la Terre. C'est à *T'ien Huang* qu'on attribue les noms des dix tiges et des douze branches, caractères cycliques et horaires pour fixer l'année. Il mit et classa en divers ordres les figures de toutes choses et rendit parfaite leur substance. Sa dynastie se compose de douze ou, selon certains, treize souverains de même nom appelés Frères qui régnèrent chacun 18.000 ans.

A *T'ien Huang* et sa dynastie succéda *Ti Huang*. Seigneur de la Terre, appelé aussi *Ti Ling*, intelligence de la Terre, le souverain au milieu de la Terre, Fils aîné. Il n'eut pas de naissance et ne fut pas sujet au changement ; il protégea et

1. Cf. Mayer's *Chinese Manual*, p. 364, T'oung Pao XXVIII, 1931 (p. 466-469) et Herb. J. Allen, P'an Kou dans *China Review*. Vol. XIV, p. 21-28.

2. Pour plus de détails voir les *Vestiges des principaux Dogmes Chrétiens tirés des anciens livres chinois* du Père de Prémare et surtout *ses Recherches sur les Temps antérieurs à ceux dont parle le Chou King*, basées sur le *Lu Shr* de *Lo Pi*, qui date de la dynastie *Sung*. Cf. également Ed. Chavannes. *Les Mémoires Historiques de Se-ma T'sien*. vol. I (p. 17-22), et C. Werner *Dict. of Chinese Mythology* et *Myths and Legends of China*.

fixa toutes choses. Après avoir distingué le soleil, la lune et les étoiles, il partagea le jour et la nuit, établit le mois lunaire de trente jours et le solstice d'hiver à la 11[e] heure. Sa dynastie se composa de onze souverains du nom de *Yüe*, montagne, parce qu'ils sortirent du mont *Lung Men.*

Ensuite vint *Jen Huang*, Seigneur des hommes, appelé aussi *T'ai Huang*, le grand Souverain, lequel naquit sur le mont *Hing Ma* d'où sort l'eau de la Vallée lumineuse. Il partagea la terre et les eaux en neuf parties et l'eau de la Vallée lumineuse en neuf fleuves. Montés sur des chars de nuages, attelés de six êtres ailés, ses neuf frères prirent chacun une partie de la terre, tandis que lui régnait au milieu ; ils bâtirent des villes qu'ils entourèrent de murailles. Placé au-dessus du peuple et des êtres, *Jen Huang* établit l'ordre entre le roi et le sujet et édicta le premier les règles de gouvernement. Sa dynastie comprend 150 générations. Il est dit que le peuple était alors content de son sort ; on travaillait le jour, on se reposait la nuit, nul ne songeait à son intérêt.

La deuxième époque est celle des cinq Dragons ou Souverains. Ils sortirent comme *T'ien Huang* du mont *Wu Wai*. Ils examinèrent la Voie et leur domination s'étendit jusqu'aux cinq planètes dont ils portèrent également le nom, et auxquelles correspondent les cinq notes de la gamme. Montés sur un nuage, ils visitèrent les cinq montagnes et parcoururent l'univers sur des dragons.

On ne connaît que les noms des troisième, quatrième, cinquième et sixième époques ; ce sont *Si T'i*, gouvernement paisible, avec 59 générations ; *Ho Lo*, harmonie continue, trois générations ; *Lien Tung*, association universelle, six générations ; *Su Ming*, établissement du mandat céleste, quatre générations.

La septième époque porte le nom de *Sun Fei* et compte vingt-deux rois. Ceux-ci, est-il dit, avaient tant de vertus que les peuples suivaient leur exemple comme s'ils avaient des ailes pour voler, d'où le nom de *Sun Fei*. Le premier de cette lignée *Küe Ling*, naquit du souffle primordial, véritable

mère des neuf souverains. Tenant dans la main la grande image avec le pouvoir de tout convertir, il monta sur le Grand Faîte, *T'ai Ki* et marcha dans la plus pure et la plus haute région ; sans intervenir, il agissait sans cesse. Il sortit des bords de la *Fen* et, précédant le repos et le mouvement, il retourna les montagnes et détourna les fleuves (1). Grâce au don d'ubiquité il était partout où il voulait agir. A cette époque vécut *Huang Shen*, dont certains disent que c'est *Lao Tsî* incarné au temps de la paix moyenne (*Chung Ho*), et d'autres qu'il eut pour disciple *Shen Nung, Huang Ti* et *Lao Tsi*. Ce personnage, qui ne régna pas, semble avoir été le premier chef de l'organisation qui devait diriger par la suite les destinées de la Chine (2).

La huitième époque *Yu T'i* compte treize dynasties. C'est à cette époque que furent instituées les règles que les hommes purent suivre avec profit. Son premier souverain fut *Shu Shan*, lequel enseigna la culture du ver à soie. Après une longue période, le pouvoir fut transmis à *Yu Ch'ao*, deux générations, puis à *Suei Jen*, douzième dynastie qui comprend quatre générations. On attribue à ce dernier l'invention du feu et de la pêche. Quatre grands officiers sortirent du fleuve pour régler toutes choses selon la volonté du Ciel et il utilisa leurs services ; alors la Voie du Ciel fut droite et les choses humaines restèrent en bon état. Les dragons apportèrent une table et la tortue des caractères. C'est le premier souverain qui bénéficia de ces prodiges dont on raconte qu'ils se reproduisirent plusieurs fois par la suite. Il s'agit de toute évidence des influences spirituelles qui se manifestèrent à des

1. On notera que les souverains de toutes les périodes légendaires résident dans les régions qui constituent maintenant les provinces de Shen Si, du Shan Si, du Ho Nan et du Shan Tung, c'est-à-dire les régions avoisinantes du Fleuve Jaune.

2. Cf. P. de Prémare, *Vestiges des principaux Dogmes*, p. 421. A ceux qui s'étonneraient de nous voir utiliser les ouvrages du Père de Prémare, nous nous bornerons à faire remarquer que nul n'a repris ses travaux sur les temps antérieurs à ceux dont parle le *Shou King* et en particulier sur les périodes antérieures à Fo Hi. Malgré certaines erreurs de perspective, compréhensibles par l'époque où il écrivait, ses travaux sont plus intéressants qu'on ne pourrait le croire à première vue, ne serait-ce que pour les textes qu'ils contiennent.

époques critiques pour ramener le peuple chinois dans la voie qui lui avait été tracée dès les origines. En contemplant le Nord, *Sui Jen* fixa les quatre parties du monde, forma son gouvernement sur le modèle du Ciel et imposa le premier des noms aux plantes et aux animaux ; ces noms exprimaient si bien leur nature qu'il suffisait de les prononcer pour faire connaître exactement ce qu'ils désignaient. Il inventa aussi les poids et mesures et fixa l'âge du mariage à 30 ans pour les hommes et 20 ans pour les femmes. Enfin, c'est à lui qu'on attribue l'invention de l'urbanité et de la politesse. La treizième dynastie *Yun Chang*, huit générations, marqua une dégénérescence. C'est à partir d'elle qu'on commença à se servir de cordes nouées en guise d'écriture.

La neuvième époque appelée *Shan Tung* eut pour premier souverain *Hien Yuan*, lequel fut suivi de *Yung Chu* et *Fu Hi*. C'est de ce dernier empereur que part l'histoire proprement dite de la Chine, à l'orée de l'âge de fer. Le titre de cette époque rappelle que le trône fut alors transmis à un successeur qui possédait la Voie du Ciel. Il est dit que *Fu Hi* succéda au Ciel ou plutôt à une longue suite d'êtres divins. Sa mère *Hua Su* le porta 12 ans dans son sein, après l'avoir conçu sous l'inspiration du Ciel en marchant sur les pas du Souverain d'en Haut, *Ti*. Il naquit entouré d'un arc-en-ciel, le quatrième jour de la nouvelle lune à l'heure de midi, d'où son nom *Suei*, Jupiter, planète correspondant à l'agent bois. Et de cet arc-en-ciel, dont la partie inférieure se changea en fleuve, sortit plus tard le cheval dragon qui lui apporta, tracé sur son dos, le fameux tableau du fleuve, *Ho T'u*, arrangement de nombres mystérieux, composés de points noirs et blancs, dont il tira les huit trigrammes, puis les soixante-quatre hexagrammes du *Yi King* et de ceux-ci les six classes d'écritures. Il instruisit le peuple dans l'art de la chasse, de la pêche et du pâturage, institua le mariage, les sacrifices avec animaux, la musique, l'écriture et l'astronomie (1). Son

1. Le *Chou lei* précise qu'il divisa le Ciel en degrés.

règne va de 2852 à 2738 avant J.-C. C'est le fondateur de la civilisation chinoise. On lui donne pour successeur *Shen Nung* (1) dont la dynastie dura 17 générations, puis *Yen Ti*, lequel fut détrôné par son frère *Huang Ti*.

La dixième époque, appelée *Su Yi*, commença avec *Huang Ti*, l'Empereur Jaune, qui, fait important à noter, est à la fois le patron reconnu des Taoïstes et l'ancêtre non seulement des fondateurs des trois dynasties *Hia*, *Shang* et *Chou*, mais également des principales maisons nobles qui jouèrent un rôle important jusqu'à la fin de l'époque féodale. La légende dit qu'il devint bienheureux et monta au Ciel.

Au dernier *Huang Ti* succéda son fils *Shuo Hao* qui ne régna que 7 ans, puis *Chuan Hü* et *K'u*. C'est *Chuan Hü* qui chargea *Chung* et *Li* de mettre fin aux communications entre la Terre et le Ciel et de régulariser les relations avec les *influences errantes* dont le contact, vu la tendance cyclique, allait devenir dangereux. Ensuite vinrent *Yao* et *Shun*, les deux parangons du confucianisme, tous deux descendants de *Chuan Hü* et par lui de *Huang Ti* et célèbres, l'un par sa lutte contre les eaux qui avaient envahi la terre l'autre par son organisation de l'agriculture (2). Cette période se termine, selon les uns, avec l'Empereur *Yü* (2198 av. J.-C.), le fondateur de la dynastie *Hia*, trente générations après *Huang Ti*, selon les autres avec la dynastie des *Chou*. La capture de l'Unicorne, *Lin*, lors d'une grande chasse impériale au temps de Confucius, est regardée par celui-ci comme un mauvais présage, car elle fut prise morte, ce qui indique la fin de ces périodes fabuleuses et le début des temps historiques, qui ne sont, à vrai dire, que la période finale de cette dixième époque.

1. Le *Hi Tsï*, grand appendice du *Yi-King*, prétend que c'est en considérant les *Kua Yi* et *Shi Ho* (42 et 22) que Shen Nung donna aux hommes l'intelligence de l'agriculture. Il leur apprit à construire des charrues et à s'en servir, d'où son nom qui veut dire le divin laboureur. Il établit les foires et les marchés qui se tenaient à l'heure de midi. *Lu Pu Wei* lui attribue une mesure de la terre entière qu'il parcourt sur un char volant.

2. Pour plus de détails, Cf. Fung Yu Lan. *History of Chinese Philosophy*, p. 22 et suiv ; G. Maspero. *Etudes mythologiques sur le Chou King*, et surtout B. Karlgren. *Légends and cults in Ancient China*.

Cette chronologie, en majeure partie d'inspiration Taoïste, n'a jamais été admise par les lettrés, car ceux-ci ne reconnaissent que celle qui commence avec les cinq Souverains, plus rarement avec *Fu Hi* et les trois Augustes. Cette attitude tient à plusieurs raisons dont la plus importante est que cette chronologie ne pouvait cadrer avec la doctrine et les ouvrages de Confucius, porte-parole des *Chou*. Ceux-ci, qui avaient pris, la place des *Shang*, semblent s'être appliqués à se donner dès leur conquête une antiquité classique, commode et accessible. Il est naturel qu'ils aient éliminé, non sans mal d'ailleurs, ce qui pouvait rappeler les vertus éteintes de leurs prédécesseurs dont cependant ils demeuraient les héritiers, leur empruntant ce qu'ils pouvaient assimiler de leur haute civilisation. On a parlé à ce sujet de falsification de l'histoire par les *Chou*. Il s'agit plutôt d'une réadaptation où seuls importaient les faits pouvant étayer les principes directeurs des doctrines destinées désormais à encadrer la civilisation chinoise (1). On sait aussi que Confucius n'hésita pas à supprimer de ses ouvrages ce qui semblait de nature à jeter le trouble dans l'esprit public et, sans doute aussi, ce qui s'accordait mal avec les principes qu'il avait à cœur de répandre (2). *Se Ma Ts'ien* nous informe que Confucius retrancha du *Che King* ou Livre des Vers, lequel comprenait à l'origine plus de trois mille pièces, celles qui faisaient double emploi et ne conserva que celles qui pouvaient être utiles pour les rites et la justice, soit environ un dixième. Il rechercha et suivit à la piste les (textes relatifs aux) rites des trois dynasties. Il groupa et classa les sujets dont ils traitaient. Quoi qu'il en soit, il est un fait reconnu qu'avant le sixième siècle avant Jésus-Christ un voile est tendu sur tout le passé du monde. Ce qui en subsiste se présente sous la forme de légendes plus ou moins tronquées dont le peuple, toujours et en tout lieu porté au merveilleux, conserve la mé-

1. Cf. H. G. Creel, *La Naissance de la Chine* et ses *Studies in Early Chinese Culture*.
2. Cf. L. de Rosny, *Le Taoisme*, p. 5.

moire sans en saisir la raison profonde. Le problème des origines de la civilisation chinoise est encore compliqué par le fait que tous les ouvrages qui subsistent de l'antiquité chinoise ne remontent guère plus haut que la dernière période des *Chou* et qu'ils furent retranscrits, résumés ou remaniés sous les *Han* et les *Sung* par des lettrés qui n'en purent guère donner que des recensions expurgées et systématiques. Ce n'est qu'après ce travail de fixation qu'on éprouva le besoin de recueillir puis de publier, plus ou moins fidèlement pour délasser les uns et éclairer les autres, ces légendes qui circulaient parmi le peuple.

II

Alors que la biographie de Confucius est assez complète, celle de *Lao Tsï*, son aîné de cinquante trois ans dit-on, est quasi inexistante, pour ne pas dire tout à fait légendaire. D'après certaines traditions il serait né dans la troisième année de l'Empereur *Ting Wang* de la dynastie des *Chou*, c'est-à-dire en 604 avant J.-C., 24 ans avant le Bouddha et 20 ans avant Pythagore. Son père aurait été un paysan qui épousa à l'âge de 70 ans une femme d'un peu moins de 35 ans. Quoique ceci paraisse apocryphe et calqué sur la biographie de Confucius, l'indication que son père était un paysan est un détail qui a son importance. En effet, sous les *Chou* les paysans semblent avoir été pour la plupart d'anciens sujets de *Shang*, donc des asservis, et il est notoire que Confucius était de souche noble, donc d'allégeance et d'esprit *Chou*. il est toutefois curieux que la famille de Confucius prétendait descendre de la branche aînée de la maison royale de *Sung*, que son arrière grand-père avait dû fuir. Or, les princes de cette maison avaient pour ancêtres les rois de la dynastie *Shang*. Peu après la conquête, à la suite de la révolte des partisans des *Shang* et leur écrasement, un descendant de l'avant-dernier roi *Shang*, du nom de *Wei*, fut

intronisé par les *Chou* pour remplacer le fils du dernier souverain à la tête de la principauté de *Sung* et permettre l'accomplissement régulier des rites des ancêtres de la dynastie déchue.

Le *Po Hou T'ung* nous apprend que les familles rustiques donnaient la préférence à la gauche parce qu'elles prenaient pour modèle l'ordre céleste, tandis que les familles distinguées, suivant l'ordre terrestre, préféraient la droite, ce qui semble indiquer que les paysans conservaient des traditions très anciennes que les *Chou*, conquérants et semi-barbares, ne s'étaient pas assimilées ou avaient écartées parce qu'elles ne répondaient pas à leur génie (1). On lit d'autre part dans le *Ch'iun Ts'iu* qu'au temps de la dynastie *Yn*, nom donné aux *Shang* par les *Chou*, les cinq planètes furent en conjonction dans la constellation du Scorpion (la mansion *Fang* du Palais Oriental). Or, *Se ma Ts'ien*, dans son traité sur les gouverneurs du Ciel, déclare que la rencontre de planètes est le signe astrologique de ce qu'on appelle *Yi Hing*, conduite changée, ou mieux, transformation. D'autre part, *Hiuen Ming Pao* déclare que le Scorpion est l'essence de l'esprit azuré, *Ts'ang Shen*, et que lorsque la dynastie *Chou* vint au pouvoir cet esprit prévalut (2).

D'après *Se ma Ts'ien*, *Lao Tsi* était originaire du hameau de *Ch'u Jen* dans la commune de *Li*, district de *K'u*, ville de *Ch'u*, ancien royaume de la Chine centrale situé dans la province actuelle du *Ho Nan*. Son nom de famille était *Li*, son prénom *Er*, son titre honorifique *Po Yang*, son nom posthume *Tan*. Il occupa la charge d'annaliste-historiographe, conservateur des archives secrètes, livres et autres objets, au musée impérial de *Lo*, capitale des *Chou*.

Rédacteurs et conservateurs des traditions en toutes

1. Cf. M. Granet, *La Polygynie Sororale*, p. 41, note 3.

2. Il ressort donc de tout ce qui précède, et la légende de Lu Shang le montre clairement, que les véritables représentants de la Tradition chinoise se sont ralliés d'emblée aux *Chou* quand ils ne les ont pas directement inspirés. Par contre d'autres, trop engagés, mal inspirés ou dévoyés, restèrent fidèles aux *Shang* et résistèrent de toutes leurs forces aux changements pourtant nécessaires à la marche du cycle.

choses (y compris les précédents astrologiques), les annalistes sous les *Chou* comme auparavant sous les Shang, avaient pour mission de rédiger selon les principes bien établis le récit laconique des rapports que les hommes avaient entre eux ou avec les puissances spirituelles. L'annaliste de l'intérieur, en particulier, gardait les archives non seulement de la dynastie régnante mais aussi celles de toutes les dynasties antérieures. Certains prétendent même qu'elles remontaient aux trois lignes de Souverains d'avant *Fu Hi*. Il était également le conservateur des vêtements et objets rituels de ces dynasties et avait à sa disposition les descendants des races déchues, seuls exécutants qualifiés pour les sacrifices et les danses. Sans eux en effet la dynastie régnante n'aurait pu exercer ses droits de conquêtes.

On lit dans le *Chou King* que *Sin Kia*, grand officier de *Chou Sin*, s'enfuit et devint le grand annaliste des *Chou*, qu'il abandonna pour les *Yn*, qui furent de nouveau reniés par lui. Il apporta aux *Chou* ses livres. Le premier et le second précepteurs s'enfuirent eux aussi munis de leurs instruments de musique. *Huai Nan Tsï* précise : lorsque *Hia* fut sur le point de tomber, *Chung Ku*, le premier ministre, prévoyant le désastre, s'enfuit à Shang ; et juste trois ans après, *Kie*, l'empereur, périt. Lorsque *Yn* fut près d'être renversé, *Huang* et *Yi*, ministres, se rendirent à *Wen Wang*, un an avant la mort de *Chou* (1). Nous avons ici en raccourci et sous une forme systématique, le récit de la transmission traditionnelle dans la haute antiquité chinoise et les réajustements de la tradition jusqu'à sa polarisation lorsque les *Chou* commencèrent à dégénérer. La fonction d'annaliste n'ayant plus alors de raison d'être, on comprend que *Lao Tsi*, comme on le verra par la suite, se soit démis de sa charge et se soit retiré vers le grand centre traditionnel situé aux confins du Thibet, et identifié par certains avec le *K'un Lun*, la mon-

1. Cf. E Morgan *Tao the Great luminant. Essays from Huai Nan Tzu*, chap. VI, p. 158. On trouvera au début de ce chapitre VI une interprétation légiste de l'histoire ancienne de la Chine (cf. p. 145, 147, 150, 151).

tagne centrale de la terre. Certes, on retrouve des annalistes et des astrologues sous les *Han*. Mais ceux-ci, malgré toute leur valeur personnelle, comme *Se-ma Kuang*, *Se-ma Ts'ien* et *Pan Ku*, due d'ailleurs à leurs attaches plus ou moins taoistes, ne présentent plus que des cas isolés. La tentative de restauration de l'antiquité sous les *Han* n'eut pas de suite et l'influence de l'antique organisation traditionnelle devint de plus en plus cachée et effacée (1). C'est ce qui ressort notamment de la notice du *Yi Wen Chi* sur l'école du *Tao* par *Pan Ku* : l'école du *Tao* commence avec le ministère des historiens officiels. En étudiant les principes des succès et des insuccès, de la conservation et de la destruction, de la calamité et de la prospérité des temps anciens jusqu'à nos jours, ils apprirent comment s'attacher à l'essentiel et atteindre le fondamental. Ils se gardaient par la pureté et le vide, ils se maintenaient dans l'humilité et la faiblesse. C'est la méthode ancienne du souverain sur le trône. Cet enseignement s'accorde avec la modestie de *Yao* et l'enseignement de l'humilité qu'on trouve dans le *Yi King*, où il est dit que l'humanité a quatre avantages (celui du Ciel, celui de la Terre, celui des esprits et celui de l'homme). C'est en cela que réside le point important de la doctrine. Enfin, ceux qui agissent sans contrainte doivent rejeter toutes les études sur les rites et en même temps écarter la bonté et l'équité (*Jen Yi*). Ils déclarent que le monde peut être gouverné par la pureté et le vide.

De son côté *Se ma Tan* écrit : l'école du *Tao* invite les hommes à l'unité d'esprit, en enseignant que toutes les activités doivent être en harmonie avec l'invisible, avec une abondante libéralité envers tous les êtres de la nature. Comme pratique, ils acceptent la succession régulière de l'école du *Yn* et du *Yang*, en réunissant les meilleurs points des Confucianistes et des Taoistes et à ceux-ci les points importants des Logiciens et des Légistes. En conformité

1. Cf. M. Granet, *Danses et Légendes*, pp. 64, 396 et 458 ; Ed. Biot, *Le Tcheou Li*, t. II, p. 104, 110 et 116.

avec le changement des saisons, ils suivent le développement naturel des choses, leurs procédés conviennent partout leurs idées sont simples et faciles à suivre ; ils font peu de choses (en apparence), mais leurs œuvres sont nombreuses. On notera la tendance rationaliste et en conséquence syncrétiste de ces deux auteurs. Ils ne pouvaient guère s'expliquer autrement sans risquer non seulement d'être mal compris, mais aussi de s'attirer de graves ennuis. Et *Se-ma Ts'ien*, moins heureux ou moins prudent, paya d'une mutilation honteuse sa persévérance à poursuivre et éditer l'œuvre inachevée de son père *Se-ma Tan*.

Une tradition transmise par *Se ma Tsien* prétend que *Lao Tsï* rencontra Confucius vers l'an 525, et il rapporte de leur entretien quelques paroles qui ne font que souligner le contraste de leurs enseignements (1). Venu à la cour des *Chou* pour consulter *Lao Tsï* sur les anciens rites en vue de leur restauration, Confucius se vit répondre : « Maître, les hommes dont vous parlez n'existent plus, leurs ossements ne sont plus que poussière. Il n'en subsiste que les maximes. Si un homme vient en son temps il parvient aux honneurs et monte sur un char, sinon trouvant sur son chemin des obstacles il poursuit son chemin (et roule au hasard comme la plante *Fong* dans les sables) ; je remarque qu'un sage marchand enfouit ses trésors et paraît comme dépourvu. L'homme supérieur et d'une haute vertu se donne un air stupide. Laisser donc, là, Maître, votre affectation et vos plans exagérés. Tout cela ne vous mènera à rien. C'est tout ce que j'ai à vous dire ». *Kung Tsi* se retira et, s'adressant à ses disciples, leur dit : « Je sais que les oiseaux peuvent voler, et les animaux courir. On peut faire des pièges pour les animaux, des filets pour les poissons, des flèches pour les oiseaux. Quant au dragon je n'ai pu savoir s'il monte le

1. D'autre part le *Kou Kin t'ou Shou Tsu Ch'ing*, cité par G. Douglas dans son *Confucianism and Taoism*, prétend que l'un des objets de la visite de Confucius à *Lao Tsï* était de lui remettre un livre à déposer dans les archives.

Il est bon de noter que la date 525 ne figure pas dans *Se ma Ts'ien*.

vent sur un nuage pour s'élever jusqu'au Ciel. Aujourd'hui j'ai vu *Lao Tsï*, il ressemble au dragon ».

Dans la biographie de Confucius, *Se-ma Ts'ien* donne une autre version de l'entrevue de celui-ci avec *Lao Tsï*. Lorsque Confucius prit congé pour s'en aller, *Lao Tsï* le reconsduisit en lui disant : « J'ai entendu dire que l'homme riche et puissant reconduit les gens en leur donnant des richesses, que l'homme bon reconduit les gens en leur donnant des paroles Je ne saurais être riche et puissant, mais je prends furtivement le titre d'homme bon ; je vous reconduirai donc en vous donnant des paroles et voici ce que je vous dirai : Celui qui est intelligent est près de mourir, car il critique les hommes avec justesse ; celui dont l'esprit est très savant, ouvert et vaste (grandement pénétrant), met en péril sa personne, car il dévoile les défauts des hommes. Celui qui est fils ne peut plus se posséder ; celui qui est sujet ne peut plus se posséder ».

Enfin, dans le chapitre *Tseng Tsï Wen*, du *Li Ki*, Confucius rapporte ce qu'il a appris sur le compte de *Lao Tan* en quatre occasions différentes. Dans l'un de ces cas une éclipse de soleil vint à se produire, ce qui fixerait la rencontre en 518, Confucius aurait eu alors 34 ans. D'autre part, le *Chuang Tsï* met souvent Confucius en conversation avec *Lao Tsï* et précise au sujet d'un de ces entretiens, que Confucius était âgé de 51 ans lorsqu'il rencontra *Lao Tan* à *Pei* (1). On peut donc considérer comme à peu près certain que Confucius rencontra à plusieurs reprises des sages typiquement Taoïstes, sa biographie en fait foi, et qu'il reçut d'eux des avertissements sinon des instructions. Il convient de souligner que *Lao Tsï*, en tant qu'appartenant au corps des annalistes attachés à la cour des *Chou*, occupait une fonction centrale et permanente quoique effacée. Par contre, Confucius, conseiller occasionnel de maisons princières, n'occupa guère que des fonctions excentriques et extérieures

1. Cf. Se ma Ts'ien. *Mémoires Historiques*, T. V, pp. 299-300.

toujours éphémères. Si, par la suite, à cause des nécessités cycliques, les positions relatives de leurs disciples respectifs changèrent du tout au tout, il n'en est pas moins vrai que jusqu'à nos jours, les véritables dirigeants, disons responsables, de la Chine n'occupèrent que rarement des fonctions officielles extérieures, en tout cas jamais de premier plan. Ils préférèrent toujours la solitude et l'isolement des montagnes retirées de l'ouest à une fonction en vue plus propre à les embarrasser qu'à faciliter leur tâche suprêmement désintéressée. Ainsi ils ont toujours su, par des moyens appropriés et en application du principe de l'alternance cyclique *Yn Yang*, représentée symboliquement par la double spirale, conduire magistralement les destinées de la Chine contre vents et marées, quoique souvent par des voies inscrutables et sinueuses. Ce principe de la double spirale est nettement indiqué dans les proverbes suivants : du désordre vient l'ordre et de l'ordre, le désordre ; ce qui est longtemps uni sera divisé, ce qui est longtemps divisé sera réuni ; un long temps de paix engendre le désordre, un état extrême de désordre amène le bon ordre ; c'est la somme de tous les désordres qui concourt à l'ordre final. Là gît le secret de l'étonnante stabilité et de longue permanence de la civilisation chinoise (1).

Lao tsï, précise *Se-ma Ts'ien*, se consacra à la Voie et à la Vertu et prit pour seul but de ses études de rester caché et sans renommée. Il demeura longtemps à la cour des *Chou*, mais voyant que la dynastie dégénérait il quitta sa charge et s'en alla par le passage de *Han Kou*. Le gardien de ce passage, du nom de *Yn Hi*, lui dit : « Maître, puisque vous allez vivre dans la retraite, daignez composer un livre pour mon instruction ». *Lao Tsï* écrivit alors un ouvrage en deux parties, sur la Voie et la Vertu, contenant un peu plus de 5.000 caractères, puis il s'éloigna et nul ne sut où il finit ses jours. *Se ma Ts'ien* termine sa courte notice en indiquant que

1. Cf. Adrian Paterson. *The Middle Empire*. Rev. *Esfan.*, n° 3, may 1941 et Kiang Kang Hu. *Chinese Civilisation*, p. 39.

Lao Tsī était un maître qui aimait l'obscurité, qu'il eut un fils qui devint général à la cour de *Wei* et dont les descendants existaient encore sous les *Han*.

Bien plus tard, sous l'influence du Bouddhisme, une foule de légendes firent leur apparition dans lesquelles, à défaut d'une biographie proprement dite, ce qui, au point de vue doctrinal, est bien secondaire, on discerne sans peine des allusions à l'origine non-humaine du Taoïsme. Ces légendes donnent à *Lao Tsī* une naissance miraculeuse à l'instar des Souverains légendaires et des ancêtres des fondateurs des trois Dynasties. Sa mère le porta 72 ans, certains disent 82 ans, dans son sein après l'avoir conçu sans l'intervention d'un époux, à la vue d'une étoile filante, esprit vital du Ciel, et sans cesser d'être vierge. Elle le mit au monde par le côté gauche, certains précisent sous son bras gauche, à l'ombre d'un prunier, symbole d'immortalité, d'où son nom *Li* qu'il se décerna lui-même, étant doué comme *Huang Ti* de la parole dès sa naissance. Montrant l'arbre il dit : *Li* sera mon nom de famille. Il vint au monde avec des cheveux blancs, des oreilles longues et la face d'un vieillard, d'où son nom de *Lao Tsī*, qui signifie aussi bien vieux Maître qu'enfant vieillard, son prénom *Er*, oreille, ou *Chung Er* oreilles longues, et son titre posthume ou plutôt son pseudonyme *Tan*, oreille longue. On le représente souvent monté sur un buffle noir et on le dépeint avec une protubérance au sommet du crâne, deux autres aux ailes du front, une grande raie sur celui-ci, une bouche carrée et autres détails extraordinaires. On dit qu'il quitta l'Empire chinois sur un char tiré par un buffle noir et qu'il se dirigea vers le Thibet, certains disent vers le mont *K'un Lun*, d'autres vers l'Inde et mourut à l'âge symbolique de 81 ans en 523. On prétend aussi qu'il eut douze disciples, deux directs, les autres posthumes, et que *Yn Hi*, *le* gardien de la passe, céda son livre à *Wen Tsī* l'un des premiers écrivains Taoïstes.

Certains ont soutenu que *Lao Tsī* n'a jamais existé,

d'autres qu'il y eut deux personnages de ce nom, l'un légendaire, l'autre postérieur de 129 ans à Confucius, et le véritable auteur du *Tao te King*. On parle même d'un troisième personnage qui se situerait entre les deux premiers et qui aurait écrit un ouvrage perdu depuis (1). Tout cela importe peu, car l'influence profonde qu'à jouée le Taoïsme dans tous les domaines de la pensée et de la civilisation chinoise dépasse immensement le cadre individuel. L'indication qu'il était archiviste à la capitale des *Chou* peut fort bien signifier, comme on l'a vu plus haut, qu'une organisation traditionnelle, apparemment les annalistes et les astrologues du troisième ministère dit des archives, dont certains membres sinon la plupart devaient être de souche ou d'esprit *Shang*, a désigné, directement ou non, un représentant qualifié pour rédiger un ouvrage résumant l'enseignement antique ou simplement l'a produit sous un nom fictif, ce qui au fond revient au même. Il n'existe, en effet, d'originalité qu'en surface, et le propre du Sage n'est-il pas de rappeler le sens véritable des vérités éternelles que l'humanité oublie ou dénature avec le temps, vérités qu'il retrouve naturellement et spontanément ou dont il reçoit la Tradition du fond des âges ?

Quant aux prétendus emprunts du Taoïsme à d'autres Doctrines orientales voire occidentales, ils n'ont apparence de réalité que lorsqu'on méconnaît le fait évident selon nous que toutes ces Doctrines ne sont que des adaptations faites en leurs temps et lieu du Livre unique et non écrit de la Tradition primordiale (2). C'est dans ce sens qu'il faut interpréter les légendes qui disent que *Lao Tsï* est né avant le Ciel et la Terre ou que le Ciel et la Terre l'ont institué pour être le modèle de toutes les générations à venir, qu'il avait

1. Cf. Fung Yu Lan, o. c., p. 170-172.
2. C'est ce que dit l'Abbé du *Pai Yunn Koan* au Père Wiéger : " Entre nous, vous et nous, nous fûmes voisins à l'origine. Nous, Taoïstes, nous savons cela ". Cf. *Histoire des croyances en Chine*, p. 150. On peut voir un " signe des temps " dans le fait qu'il ne semble plus y avoir des Taoïstes de cette envergure.

une âme pure émanée du Ciel etc... Elles le font exister dès les trois premiers souverains (*San Huang*), avec *P'an Ku*, le premier homme, et apparaître ensuite à plusieurs reprises sous des noms différents, en particulier au temps de *Fu Hi* et de ses successeurs *Shen Nung*, *Chu Yung*, *Huang Ti*, *Ch'uan Hü*, *Yao*, *Shun* et au début des trois premières dynasties historiques *Hia*, *Shang* et *Chou*. Son activité fut particulièrement grande au début et au cours de cette dernière, ce qui indique dans le monde de grands changements nécessitant une réorganisation interne et externe des différentes civilisations existantes.

On peut considérer comme très plausible que *Lao Tsï* fut assistant-annaliste et conservateur des archives au temps de *Wen Wang* et de *Wu Wang* (1131-1112) av. J.-C., les deux fondateurs de la dynastie des *Chou*, ainsi que sous le successeur du dernier *Chung Wang* (1115-1079). Pendant le règne de celui-ci, il est censé avoir voyagé aux extrémités de l'occident et avoir visité les pays *Ta T'sin*, Thibet occidental, et *Tu K'ien*, Turkestan chinois, sinon plus loin. Il revint reprendre ses fonctions sous *K'ang Wang* en 1078 ; mais sous *Chao Wang* il quitta ses fonctions et vécut dans la retraite pour repartir finalement vers l'occident dans la 13e année du règne de cet Empereur. Il est dit qu'il sortit cette fois aussi par la passe de *Han Kou* et que le gardien de celle-ci le suivit et l'interrogea sur le *Tao*. Il ne fut pas question alors d'écrire un livre, la transmission orale suffisant seule encore (1).

Dans le *Fa Lun King*, entre autres, on trouve le récit d'environ vingt apparitions de *Lao Tsï* depuis les tout premiers temps jusqu'à l'époque de Confucius. A l'époque du roi *K'ang* (1078-1053 av. J.-C.), alors qu'il était connu sous le nom de *Kuo Shu Tsï*, il s'en alla par la passe de l'ouest puis revint par le désert pour instruire Confucius (517 av. J.-C.) sur la question des rites. Après avoir donné le nom des

1. Cf. Mayers. *Chinese Reader's Manual*, p. 110 et T. Watters. *Lao Tzu*, p. 6 et suiv.

maîtres célestes et humains de *Lao Tsï*, l'ouvrage ajoute : Lorsque *Lao Tsï* naquit il fit un bond et neuf pas en l'air tandis que des fleurs de lotus s'ouvraient sous ses pieds. Montrant le ciel de la main droite et la terre de la main gauche il dit : Dans le ciel au-dessus et par la terre au-dessous seul le *Tao* est honorable. De même, lorsque *Sakyamouni* (le Bouddha) naquit, il bondit et fit sept pas dans l'air puis montrant d'une main le ciel et la terre de l'autre il dit : Dans le ciel au-dessus et sur la terre au-dessous, je suis seul honorable (1).

(A suivre)

JACQUES LIONNET.

1. Cf. J. Legge. *The Religions, of China*, p. 236, note D.

TEXTES SUR LA CONNAISSANCE SUPRÊME

D'un ensemble de travaux se rapportant à la méthode de réalisation métaphysique selon l'école initiatique du Sheikh el-Akbar Muhy ed-Dîn Ibn Arabî, nous détachons pour les lecteurs des *Etudes Traditionnelles* quelques pages ayant trait à la Connaissance Suprême. L'annotation est ici de circonstance ; elle ne sera complète que dans la présentation d'ensemble des enseignements dont ils font partie.

Les textes originaux de ces documents se trouvent inclus dans le recueil intitulé *Rasâïlu Ibni-l-Arabî* publié à Hyderabad par le Bureau de Publications Orientales (*Dâiratu-l-Maârifi-l-Uthmânivah*). Ils y figurent, le premier sous le nom de *Kitâbu-l-Wacâyâ* : « Le Livre des Instructions », le deuxième et troisième couplés sous le titre : *Risâlatun fî su'âli Ismâ'îla-bni Sawdakîn* = « Epitre relative à la question posée par Ismâ'îl Ibn Sawdakîn » ; celui-ci ne convient en réalité pas au dernier texte dont le sujet est distinct, et qui s'intitule proprement *Bâbu ma'rifati asrâri Takbîrati-c-calâh* = « Chapitre traitant des secrets de la formule « Allah est plus Grand », prononcée pendant le rite de la Prière ».

I

Le livre des instructions

Mon frère dans la voie divine, qu'Allah « te fortifie par un Esprit procédant de Lui » (1) afin que tu sois instruit à son Sujet par Lui-Même. Je te recommande de connaître Allah (dont la gloire et la sublimité soient célébrées) conformément aux enseignements qu'Il t'a formulés (dans Sa Loi) (*akhbara-ka*) en ce qui Le concerne (2), tout en t'ap-

1. Cf. Coran *58*, 22.
2. Ceci est un rappel du principe traditionnel que, au sujet d'Allah, on ne peut savoir que ce qu'Il révèle lui-même, soit directement, soit par l'inter-

puyant sur ce qu'impose la démonstration existentielle (*el-burhân el-wujûdî*) au sujet de la transcendance (*tanzîh*) et de la sainteté (*taqdîs*) exigées par l'Etre vrai (*el-Haqq*) (1). Ainsi, tu cumuleras la science (*el-'ilm*) que te confère la foi, (*el-îmân*) (2) et la science que t'impose la preuve rationnelle (3). Mais ne cherche pas à mettre ensemble les deux voies. Prends-les chacune à part. Que ta foi soit pour ton cœur — en raison de ce qu'elle te confère en matière de connaissance d'Allah — comme la vue sensible dans l'ordre sensible, quand elle te procure des connaissances en conformité avec sa nature propre (4).

Garde-toi de tourner ta spéculation rationnelle (*en-nazhar el-fikrî*), vers ce que te confère la foi (5), car tu seras alors privé de « l'œil de la certitude » (*aynu-l-yaqîn*) (6). Allah est trop vaste pour être conditionné par une intelligence (*aql*) procédant de la foi, ou par une foi procédant de l'intelligence.

médiaire d'un envoyé chargé d'une telle mission, sous la forme de Notifications (*Akhbâr*, sing. *khabar*) ou sous la forme de Livres (*Kutu*, sing. *Kitâb*) et de Feuillets (*Cuhuf*). Ici, la recommandation du Sheikh el-Akbar se rapporte avant tout à l'enseignement divin existant dans la révélation faite au Prophète et confiée aux détenteurs de la tradition. Cet enseignement est ce que désigne le terme *khabar* surtout en opposition avec le *fikr*, la spéculation rationnelle, dont il sera question dans la suite du traité.

1. Les caractères de *tanzîh* et *taqdîs* sont des catégories conceptuelles négatives que la raison (*el-aql*) par sa fonction spéculative et réflexive (*el-fikr*) peut établir en mode valable, car elles consistent proprement dans la négation de toute conception rationnelle affirmative.

2. Rappelons ici les 6 points de la foi qui sont : Allah, Ses Anges, Ses Livres, Ses Envoyés, le Jour Dernier et la Prédestination. Les *Akhbâr* transmis de la part de Dieu au sujet de ces 6 points constituent la base doctrinale de la foi.

3. Cette dernière, sous le rapport de la connaissance intuitive reste auxiliaire et de forme purement négative.

4. On notera ici le caractère d'affinité naturelle entre la foi et la connaissance intuitive.

5. La fonction dissociative de la réflexion (*el-fikr*) et le caractère incertain de l'opinion (*en-nazhar*) sont naturellement divergents du caractère synthétique et affirmatif de la foi. L'usage de la spéculation rationnelle quant à la substance et aux raisons propres de la foi, est dissolvant de celle-ci.

6. « L'Œil de la Certitude » est le degré de l'intuition initiatique. Suivant le rapport sous lequel sont envisagées les choses ici, cet « Œil » correspond donc à l'« Œil du Cœur » (*aynu-l-qualb*). Rappelons ici qu'il y a trois degrés de la Certitude : 1° La Science de la Certitude (*Ilmul-Yaqîn*) qui est la certitude théorique ; 2° L'Œil de la Certitude (*Aynul-Yaqîn*) qui est la certitude intuitive, mais procédant d'une connaissance encore distinctive d'un sujet et d'un objet ; 3° La Réalité même de la Certitude (*Haqqul-Yaqîn*) qui est la certitude de la réalisation par soi et en soi de la Vérité du connu (*tahaqquq*).

Bien que la lumière de la foi donne témoignage en faveur de l'intelligence quand celle-ci, par l'exercice de la spéculation rationnelle (*fikr*), aboutit à des jugements apophatiques (*es-sulûb*), la lumière de l'intelligence ne saurait confirmer par la vertu de cette même spéculation ce que confère la lumière de la foi et le dévoilement initiatique (*el-kashf*). Mais la lumière de l'intelligence peut comporter une certaine réception (*qabûl*) en dehors de la pensée rationnelle, témoignant de la vérité de ce que confèrent le dévoilement initiatique et la foi (1).

La Loi possède une lumière et les compréhensions une balance,
Et la Loi est pour l'intelligence raffermissement et pouvoir
Le dévoilement est une lumière avec laquelle ne sauraient s'accorder
Que des intelligences qui lors de la pesée reçoivent un poids qui l'emporte.

Sache, mon frère, que toutes les intelligences, tant celles des anges que celles des hommes, et même l'Intellect Premier (*el-Aql el-Awwal*) qui est le premier être existencié dans le plan de l'Inventaire et de l'Inscription (*âlamu-t-tadwîni wa-t-tastîr*) (2), connaissent leur insuffisance et leur ignorance à l'égard de l'Essence de leur Créateur, et sont conscientes qu'elles ne savent, au sujet de cette Essence Transcendante,

1. Dans ce cas la " receptivité " de l'intelligence puise dans quelque mesure au mode " divin " même par lequel ont été révélées les données proposées à la foi, ou par lequel celles-ci sont attestées intuitivement (par le dévoilement), et c'est pour cela qu'elle peut confirmer ces données. Cf. *Futûhât*, intr. : " Certes les intelligences ont une limite à laquelle elles s'arrêtent en tant que facultés raisonnantes (*mufakkiraten*) mais non pas en tant que facultés réceptives (*qâbilaten*). C'est pourquoi nous disons d'une chose qui n'est pas possible selon la raison (*aqlen*) qu'elle peut ne pas être impossible sous le rapport divin (*nisbaten ilâhyyaten*), de même que nous disons au sujet de ce qui est possible selon la raison que cela peut être impossible sous le rapport divin ".

2. On désigne ainsi le degré existentiel où se situent le Calame (épithète de l'Intellect Premier) et la Table Gardée (épithète de l'Ame Universelle). Selon le hadith, le Calame reçoit d'Allah l'ordre d'inscrire sur la Table Gardée tout ce qui sera dans le monde jusqu'au jour de la Résurrection.

que la part exigée par le Monde sous son rapport de correspondance ou analogie (*el-mu-nâsabah*), c'est-à-dire sous le rapport des Attributs (*eç-Cifât*) du « Dieu » (*el-Ilâh*). Elles ne connaissent donc que le degré Divin, *el-Martabah* (1). Toutes les intelligences. tant pénétrantes que déficientes, se tiennent compagnie dans cette ignorance et cette incapacité. Ce qui reste en dehors de cette connaissance (inaccessible aux intelligences en tant que telles), c'est la science au sujet de ce qui est autre qu'Allah, et nous n'avons pas d'intérêt pour cette science sur « autre qu'Allah ». Nous n'avons pas pour celle-ci l'intérêt majeur par lequel on obtient la perfection de l'âme ou de soi. Car la qualité propre (*eç-cifah en-nafsiyah*) de cette Essence transcendante ne pourrait être autre qu'une seule (*wâhidah*), qui serait l'Essence même (*aynu-dh-Dhât*), or, la détermination (*et-ta'în*) de celle-ci par un mode positif (*Min haythu-l-ithbât*) est impossible. La science à son sujet est alors également impossible (2). L'Essence ne saurait comporter composition ; elle dépasse toute possibilité de parties composantes.

La chose étant ainsi, il ne reste à l'âme que la « disposition » (*et-tahayyu'*), en raison de ce que celle-ci peut occasionner sous le rapport de la grâce divine (*el-wahb el-ilâhî*) (3), car,

1 Entre *el-Haqq* et *el-Khalq*, il n'y a aucune correspondance ou analogie (*munâsabah*) sous le rapport de l'Essence mais seulement sous le rapport de la *Fonction Divine*, *el-Ulûhah*, qui inclut tous les attributs divins. Cette fonction divine s'appelle aussi *el-Martabah*, le Degré ou la Dignité (s. e. : divine). Cf. " Le Livre de la Première Connaissance " : *Kitâbu-l-M'arifati-l-Ulâ* : " L'intelligence a une lumière par laquelle elle atteint des objets déterminés, et la foi a une lumière par laquelle elle atteint toute chose contre laquelle il n'y a pas d'obstacle. Par la lumière de l'intelligence, on aboutit à la connaissance de la *Ulûhah*, de ce qu'elle exige et de ce qui est impossible à son sujet, ainsi que ce qui reste possible, c'est-à-dire de ce qui n'est ni impossible ni nécessaire. Par la lumière de la foi, l'intelligence atteint la connaissance de l'Essence et des caractères que s'est rattachés *el-Haqq* à lui-même

2. La *Dhât* n'est pas " scible " (*lâ tu'lamu*), mais " contemplable " (*tus-hhadu*), alors que la *Ulûhah* n'est pas " contemplable ", mais, " scible ". A cet égard, l'Essence et la Divinité sont polairement opposées. Cf. " Le Livre de la Première Connaissance " (*Kitâbu-l-Ma'rifati-l-Ulâ*), et *Futûhât*, Introd.

3. Le terme *Tahayyu'* signifie une sorte de " préfiguration " de la Réalité, constituée dans l'âme qui se dispose à contempler cette Réalité. La connaissance effective ne viendra toutefois que par la grâce divine qui donnera réalité à cette préfiguration. On peut évoquer à ce propos le symbolisme de la création par Jésus des oiseaux d'argile qu'il anime ensuite par son souffle en raison de l'ordre divin. Dans le texte coranique (*3*, 43 et *5*, 110) la

pour ce qui est des facultés (naturelles) (*el-quwâ*), elles ne confèrent que ce qu'elles comportent, or, tout ce qu'elles comportent leur est connaturel. Il leur est donc impossible de connaître leur Existentiateur selon la Science qu'Il a Lui-même au sujet de Lui-même. Mais lorsque tu « disposes » ton réceptacle (*el-mahall*) en vue du dévoilement divin (*et-tajallî el-ilâhi*) qui est le mode le plus parfait d'obtention de la Science, et dont résulte la Science que possèdent les intelligences des Anges, des Prophètes et celles des grands initiés d'entre les purs adorateurs d'Allah, ainsi que celles des êtres de constitution lumineuse — ne fatigue pas ton mental à méditer sur la Science par Allah (*et-tafakkuru fi-l-ilmi bil-lâh*). A ce sujet, Allah a dit : « Allah vous avertit de prendre garde au sujet de Lui-même » (*nafsu-hu*) (Coran, 3, 27 et 28). D'autre part, le Prophète — sur Lui le salut — a dit : « ne méditez pas sur l'Essence d'Allah » (*Lâ tafakkarû fî Dhâti-Llah*). Par conséquent s'occuper de ce qui ne saurait y conduire, c'est laisser échapper ce que le temps mériterait avant tout.

Sache, mon frère, que, en fait de Science divine, il ne s'en insère dans le monde que la part qui correspond au monde jusqu'au Jour du Jugement (1). Ceci tant pour le domaine des choses supérieures, conformément au verset : « Il a révélé dans chaque Ciel le commandement qui lui revient » (Coran *41*, 14), que pour le domaine des choses inférieures, suivant cette parole, dite au sujet de la Terre : « Il a déterminé en elle les nourritures qu'elle doit porter » (Coran *41*, 9). De ce fait, lorsque ton âme sera rendue pure et que son miroir sera poli (2), ne considère pas avec elle le monde pour recevoir en elle l'image de ce qui est dans le monde même pris dans sa totalité, car il n'y a aucune utilité en cela, mais

« figure » des oiseaux est d'ailleurs désignée par le terme *hay'ah* qui est de la même racine que *tahayyu'* de notre texte. Le souffle (*nafkh*) vivificateur de Jésus correspond à la grâce divine.

1. Cf. le hadith rappelé au sujet des sciences inscrites par le Calame sur la Table Gardée.

2. Cette mention sommaire se rapporte à toute la discipline initiatique nécessaire pour l'acquisition des qualités et des vertus spirituelles.

oriente ton âme vers la Dignité Essentielle (*el-Hadrah edh-Dhâtiah*) sous le rapport de la science que Celle-ci a d'Elle-même. Tu lui donneras cette orientation dans un état de pauvreté (*iftiqâr*) et de nudité (*ta'riyah*) afin que l'Etre Vrai (*el-Haqq*) lui accorde, de Sa connaissance, ce qui peut être obtenu par cette voie (1). Cette autre part de science n'est pas de celles qui s'insèrent dans le monde extérieur à toi. Si l'on t'objecte qu'une telle science doit être tout de même inscrite dans la Table Gardée (*el-Lawh el-Mahfûzh*) qui contient tout ce qui sera jusqu'au Jour de la Résurrection, et que cette science lui a été enseignée par le Calame (*el-Qalam*), qui est l'Intellect Premier, et que par conséquent la science que tu pourras obtenir fait partie de celle qui se trouve déposée dans le monde (dont tu fais partie toi-même), comment répondre ? — Nous répondons ainsi : N'ont été inscrites dans la Table Gardée, et n'ont été tracées sur elle par le Calame, que les sciences qui peuvent être transférées, qui font l'objet d'un « transfert » (*naql*) (2). Quant à ce qui ne peut être retransmis ainsi, mais qui est donné (directement) par dévoilement divin— ce dont nous entendons parler justement maintenant — cette chose-là n'est aucunement insérée dans le Monde. Sa réalisation dans l'homme se produit selon un rapport divin spécial (*el-wajh el-khâçç el-ilâhî*) qui concerne tout être existant, et ce rapport reste en dehors de la science de l'Intellect Premier et de tout autre être produit (3). Sache cela.

Sache aussi que le moyen par lequel on arrive à ce que nous disons ici, est, d'une part, la libération (*tafarrugh*) de la conscience (*el-khâtir*) et du cœur (*el-qalb*) de toute science

1. La " *disposition* " dont il était question se définit ainsi par rapport à soi comme une conscience de sa propre inexistence.

2. Ce *naql* a lieu tout d'abord quand le Calame reçoit d'Allah les sciences relatives au Monde : ensuite, il se produit encore quand ces sciences sont inscrites par lui sur la Table Gardée dont procèdent tous les autres degrés d'existence et de connaissance.

3. Toutefois, l'Intellect Premier lui-même, comme chaque être existant, reçoit sous un tel rapport spécial une connaissance qui lui reste popre et qu'il ne transmet donc pas. Sur la notion de *wajh khaçç* ou *akhaçç*, qui littéralement signifie " face propre ", voir plus loin le texte II.

(*ilm*) ainsi que de la réflexion (*fikr*) requise pour l'acquisition des sciences (théoriques) (*el-ulûm*), la libération de tout ce que l'on a écrit, enfin l'oubli de tout ce que l'on sait ; (d'autre part, ce moyen consiste dans la séance avec Allah en pureté (*eç-çafâ*) et dans le détachement intérieur (*tajrîdu-l-bâtin*) de tout lien avec autre chose que l'Essence d'Allah selon Son mode absolu. Ne siège pas avec Allah selon un point de vue déterminé. Si tu le fais, si tu détermines, et qu'une « ouverture intuitive » (*fat'h*) survient, il ne t'en résultera ainsi autre chose que ce que tu as déterminé (1). Que ton incantation perpétuelle (*hajîr*), dans ta séance, soit avec ton intérieur : *Allâh* ! *Allah* ! (2), sans aucune représentation (*takhayyul*), ou plutôt avec intellection (*taaqqul*) des lettres (*du Nom*) mais pas avec leur représentation (3). Tu ne dois pas attendre l' « ouverture » divine par le moyen de cette séance et de cet état (4), mais invoque-Le en conformité avec (la nature de) cette incantation (*dhikr*), et en vue de ce qu'exige Sa majesté, avec l'intention de Le faire prévaloir contre tout, selon ce qu'Il est en Lui-même, et non pas selon la science que tu as de Lui, ou selon ta conviction théorique (*aqîdah*) à Son égard ; mieux encore, procède en cela selon une « ignorance totale » (*jahl âmm*) (5). Alors s'Il t'ouvre une des portes de la Science à Son sujet, dont tu n'avais pas éprouvé précédemment le « goût » (*dawq*) (6), et si cela te vient

1. Il y a correspondance nécessaire entre le *tahayyu'* et le *tajallî*, et cela malgré le manque de commune mesure apparente entre eux.

2. Le nom *Allâh* est le nom par excellence de la méthode incantatoire islamique.

3. Il existe à ce sujet différentes attitudes et disciplines ; il y en a qui se basent justement sur la représentation des lettres du nom, mais cela reste encore un mode conditionné et provisoire.

4. Attendre la " connaissance " pour soi, c'est envisager, dans un certain sens, autre chose qu'Allah lui-même et pour autre que lui.

5. Ici apparaît dans les termes les plus nets le caractère négatif du *tahayyu'* dans la conscience. Toutefois, il est à remarquer que cette indétermination intuitive est prise en mode actif. A cet " ignorance totale ", difficile à obtenir et à maintenir, répondra, par une sorte de conversion immédiate, la Connaissance. C'est là la raison pour laquelle il est parlé quelquefois de l'" Ignorance " (*Jahl*) comme d'un mystère initiatique. Cf. *La Parure des Abdal* de Muhy ed-Dîn Ibn Arabî, p. 11, note 1 dans notre traduction.

6. Terme technique désignant " le commencement d'un dévoilement " (*tajallî*).

par le truchement d'un Esprit de sainteté (*Rûh qudusî*), ne le repousse pas, mais ne t'y arrête pas non plus, et occupe-toi de ce dont tu t'occupais. Si les « goûts » se succèdent, variés, par le truchement des Esprits séparés (de la matière) (*el-Arvâh el-mujarradah*), que ton état avec ceux-ci soit identique à ton état avec le premier esprit mentionné, jusqu'à ce que dans ton intérieur perce ce qui transcende ces « goûts » provenant de l'Assemblée Sublime (des Esprits Angéliques) (*al-Mala'el-Aalâ*) (1), et jusqu'à ce que tu ne sentes pas même le parfum de l'entremise d'un de ces esprits sanctissimes. Examine néanmoins ce nouveau « goût » étrange qui t'arrive alors, et s'il donne preuve au sujet d'un nom divin de ceux que nous savons (*el-Asmâ-llatî bi-aydînâ*) — et c'est tout un qu'il s'agisse d'un nom de transcendance (*tanzîh*) ou d'un autre nom — que ton état avec ce « goût » soit identique à ton état avec les « goûts » venant des Esprits mentionnés, sans aucune différence. Si tu éprouves un « goût » qui te rend perplexe et que tu ne peux repousser, et si tu sens, dans cette perplexité (*hayrah*), de la dispersion (*tafriq*), que ton état avec cette perplexité soit comme ton état avec les Esprits et les Noms divins. Si, par contre, ce goût de perplexité est accompagné d'une quiétude pure (*sukûn*) (2) que tu ne peux repousser, alors cela est ce qu'il faut. Prends-y appui. Mais si tu trouves le pouvoir de repousser cette quiétude, n'y prends pas appui (3). Si ce « goût » se détermine en ton âme en deux fois séparées par une discrimination, au point que tu te rendes compte qu'il s'agit de deux moments distincts, cela n'est pas la chose qu'il faut. N'y prends pas appui. Si, enfin, tu es détaché abso-

1. Cette notion correspond à celle du Plérôme Divin de l'enseignement gnostique.

2. Ce terme rattache l'état en question à la notion de *Sakinah*, la Tranquillité ou la Présence de la Divinité.

3. Cette recommandation doit s'expliquer par ceci que, lorsqu'il s'agit d'une véritable descente de la *Sakinah*, celle-ci est accompagnée d'une grande puissance. Il est intéressant de remarquer cela dans le Coran chaque fois qu'il est parlé de la *Sakinah*, il est même question des " armées invisibles " qui l'accompagnent ou de la " victoire " (cf. Coran : *9*, 26 et 40 ; *48*, 4, 18 et 26). Cette " victoire ", *fat'h*, est initiatiquement l'" ouverture " de l'intuition ou de la vision.

lument de tout ce que nous venons de mentionner (1), ensuite, quand tu es renvoyé à toi-même et au monde sensible (*âlamu-l-hiss*), tu auras su quel est le degré auquel se placent les envoyés (*er-Rusul*) pour prophétiser, et du quel sont révélés les Livres (*el-Kutub*) et les Feuillets (*eç-Çuhuf*). Tu auras su ainsi ce qui reste encore « ouvert » de ces portes et ce qui en a été « fermé », et la raison pour laquelle fut fermé ce qui en est fermé (2). Tu sauras alors ce que tu dis et ce qu'on te dit. Tu seras gratifié d'une compréhension en toute chose. Tu ignoreras le Connu (ordinaire), tu connaîtras l'Ignoré (connaissable) tu ignoreras l'Ignoré (inconnaissable) et tu connaîtras le Connu (véritable). Tu seras la plus savante des créatures au sujet du fait que tu en es la plus ignorante. Et il ne te restera en fait d'invocation perpétuelle que : « Mon Seigneur, accrois ma science » (Cf. Coran 20,113). C'est en cette invocation que tu vivras et que tu mourras.

Je t'ai montré en quoi réside ton bonheur dans les deux demeures (celle de cette vie et celle de la vie future), et à quoi parviennent les âmes des Connaissants.

« Et Allah dit la Vérité. C'est Lui qui conduit dans la Voie ».

MUHY ED-DÎN IBN ARABÎ

Traduction et notes de M. VÂLSAN.

1. L'état de *sukûn* lui-même peut être dépassé par ce *fat'h* dont il a été question dans la note précédente. Cf. la relation entre la descente de la *Sakinah* et l'annonce de la Victoire rochaine (*el-Fath el-Qarib*), Coran, *43*, 26. De plus, la *Sakinah* confère un accroissement de la foi, cf. Coran *48*, 4, alors que le *fath* est vision.

2. La mention concerne principalement la distinction entre la Prophétie légiférante qui a cessé avec le Sceau de la Prophétie qui fut *Seyidnâ Muhammad*, et la Prophétie générale des Notifications divines (*khbâr*) qui subsistera dans des formes qui lui sont propres jusqu'au Jour de la Résurrection, et même dans la vie future (cf. *Futûhât*, ch. 73).

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN

I

On a dit et répété que le Christianisme représente une voie de grâce et d'amour et cela correspond bien, en effet, aux caractéristiques les plus apparentes de cette forme traditionnelle qui se présente comme reposant sur les trois vertus théologales de Foi, d'Espérance et de Charité (1). Encore pourrait-on se demander si ce qu'on considère généralement comme caractéristique du Christianisme n'est pas, en réalité, commun à toutes les traditions envisagées sous leur aspect exotérique et si la différence à cet égard entre le Christianisme et les autres traditions ne réside pas surtout dans la tonalité sentimentale de ses formulations, tonalité de plus en plus accentuée au fur et à mesure du développement historique. En effet, nous ne voyons pas comment une forme traditionnelle quelconque pourrait bien ne pas être une « voie de grâce », et, pour une large majorité de ses fidèles, une « voie d'amour ».

Bien que des affirmations du genre de celle que nous avons rappelée au début ne soient nullement erronées, nous avons constaté que certains étudiants des doctrines traditionnelles en déduisaient, un peu trop vite, que le point de vue de la Connaissance ne tenait aucune place dans le Christianisme. Comme René Guénon n'a cessé d'affirmer que seule la Con-

1. On remarquera une correspondance entre les trois vertus théologales et les " trois grands piliers " qui soutiennent la Loge maçonnique : Sagesse, Force et Beauté.

naissance peut conduire à la Délivrance et, à la limite, se confond avec elle, il n'y a qu'un pas à franchir — et certains le franchissent — pour considérer le Christianisme comme une tradition incomplète de par sa structure même. Or, si René Guénon ne s'est pas privé de critiquer durement le sentimentalisme occidental, il a affirmé de la façon la plus catégorique la parfaite orthodoxie du Christianisme, envisagé en lui-même, par rapport à la Tradition primordiale (1), ce qui exclut tout à fait l'hypothèse que le Christianisme en tant que tel, et considéré dans sa totalité, soit incapable de conduire au terme ultime de la réalisation spirituelle et, par suite, que le Christianisme ne comporte pas une voie de Connaissance puisque « c'est seulement par *jnana* qu'il est possible de parvenir au but final, tandis que *bhakti* et *karma* ont plutôt un rôle préparatoire, les voies correspondantes ne conduisant que jusqu'à un certain point » (2). Aussi est-ce la Connaissance que le Christ promet à ceux qui « demeureront dans sa parole », seront « vraiment ses disciples », et grâce à quoi ils « connaîtront la Vérité », cette Vérité qui les « rendra libres » (*St. Jean*, VIII, 32), c'est-à-dire qui les conduira à la libération finale.

Les êtres qui sont appelés à cette Connaissance, à cette Vérité, à cette Libération, qui sont « vraiment » les disciples du Christ sont évidemment ceux « qui non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme mais de Dieu sont nés » (*St. Jean*, I, 13), c'est-à-dire ceux qui ont été engendrés (de nouveau) par « l'opération du Saint-Esprit » ou transmission de l'influence spirituelle paraclétique, lors du rite d'initiation, dans cette substance vierge qu'est une individualité purifiée (3). Les êtres auxquels s'adresse

1. Cf. *Le Roi du monde*, ch. IV.

2. René Guénon : *Les trois voies et les formes initiatiques*, nº de juin 1950 des *Etudes Traditionnelles*.

3. Nous devons préciser ici que nous avons en vue, au moins pour le moyen âge et les époques ultérieures, un rite spécifiquement initiatique qui ne saurait être confondu avec aucun des sacrements conférés à tous les fidèles des diverses Eglises apostoliques. Toute possibilité d'assimilation de ce rite à un sacrement tel que la Confirmation est exclue par le fait que, dans les organisations initiatiques de la Chrétienté latine médiévale, les

la promesse sont ceux pour qui il est écrit « j'ai dit : vous êtes des dieux » (*St. Jean*, X, 34), et qui, ayant mangé *à la fois* les fruits de l'arbre de science et ceux de l'arbre de vie, vérifient la parole de Jéhovah : « Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous » (*Genèse*, III, 22), parole qui est aussi celle de l'antique serpent... (1). Ce sont ceux qui suivent le Christ au Thabor, puis sur la montagne du Crâne, là où, selon l'incomparable parole de Maître Eckhart, « Dieu lui-même rend l'esprit »...

Nous avons souligné plus haut que le Saint-Esprit était particulièrement en rapport avec l'aspect initiatique du Christianisme, et cela ressort également du fait que, sur les sept dons du Saint-Esprit, quatre sont purement intellectuels : dons de Sagesse, d'Intelligence, de Science et de Conseil. On remarquera que si, dans cette énumération, les dons de Sagesse et d'Intelligence doivent sans doute être rapportés au domaine de la Connaissance métaphysique ou Connaissance pure, ceux de Science et de Conseil, par le fait même qu'ils sont distingués des précédents, doivent se rapporter au domaine des connaissances cosmologiques, c'est-à-dire aux divers aspects de la connaissance du monde et de l'homme.

Il n'est pas douteux que si le Nouveau Testament contient, notamment dans l'Evangile de saint Jean, les principes (et seulement les principes) d'une connaissance métaphysique et ontologique, que s'il renferme, dans toutes ses parties, une description de l'attitude spirituelle selon la voie chrétienne, l'aspect de « science », ainsi que nous l'avons déjà souligné dans un précédent article, y est fort peu développé, sauf dans l'*Apocalypse* qui, se rapportant à la dernière partie du cycle, apparaît ainsi comme le dernier chapitre du récit qui commence par la *Genèse* et décrit, pour un certain cycle humain et pour une certaine « humanité », tout ce qu'il lui

aspirants à l'initiation devaient être préalablement de bons Catholiques qui, par conséquent, avaient déjà reçu tous les sacrements conférés aux fidèles ayant atteint l'âge adulte.

1. On peut peut-être entrevoir ici l'une des raisons de l'espèce de réprobation qui, du point de vue exotérique, s'attache à l'initiation et à la recherche de la Connaissance.

importe de connaître relativement à l'origine et à l'histoire du monde, à travers la succession de tous les livres de l'Ancien Testament. Au point de vue où nous nous plaçons, cette solidarité et ce complémentarisme des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament n'ont de valeur que dans la mesure où l'on peut affirmer que les fondateurs du Christianisme avaient connaissance des interprétations et des méthodes de l'ésotérisme juif, c'est-à-dire de la Kabbale, et que cette connaissance s'est transmise au cours des temps à l'intérieur des lignées initiatiques chrétiennes.

Nous nous en tiendrons pour aujourd'hui au premier point. Un érudit catholique dont les conceptions sur l'initiation étaient assurément fort différentes de celles que nous exposons ici à la suite de René Guénon, mais qui possédait une ample information sur la Kabbale et sur les origines du Christianisme, signale dès les premières lignes de son chapitre *Influence de la Kabbale et les Kabbalistes chrétiens* (1), que des hébraïsants réputés ont affirmé que saint Paul fait, en quelques endroits, allusion à la *Hochma nistarâ* ou sagesse secrète du judaïsme. Paul Vulliaud donne une entière adhésion à ce point de vue et le justifie par des exemples précis qui dénotent entre autres choses chez saint Paul la connaissance de la doctrine kabbalistique des *Sephiroth*. Plus loin, le même auteur n'hésite pas à écrire que « le document juif-chrétien nommé *Apocalypse de saint Jean* pourraît être traduit kabbalistiquement dans sa totalité ». Il relève que l'expression apocalyptique « celui qui est, qui était et qui est à venir » est la périphrase du Tétragramme et que les sept esprits qui sont devant le trône sont les sept *Sephiroth* inférieures. Avant Paul Vulliaud, un autre hébraïsant d'envergure dont nous aurons sans doute l'occasion de reparler car quelques indices donnent à penser qu'il ne fût pas un simple érudit, P. Nommès, assurait que l'*Apocalypse* était un authentique document de kabbale chrétienne et apportait à l'appui,

1. **Paul Vulliaud** : *La Kabbale juive*; **tome II, ch . XIX.**

de son affirmation des arguments que nous ne reproduirons pas ici puisqu'ils ont déjà été publiés dans cette revue (1).

Si catégorique en ce qui concerne l'époque apostolique, Paul Vulliaud devient beaucoup plus réticent lorsqu'il passe à la période patristique car, dit-il, « les Pères de l'Eglise ne fournissent aucun document sur la Kabbale proprement dite », ce que nous n'avons aucune raison de contester vu l'ampleur de l'information de Paul Vulliaud en la matière. Mais il s'agit là d'un argument purement négatif et qui implique l'idée préconçue que tout enseignement doit laisser des traces écrites et que les écrits sont nécessairement rendus publics. Tout en admettant que l'existence d'une tradition orale et les méthodes d'interprétation de l'ésotérisme juif n'ont pas été inconnues des Pères de l'Eglise, notamment de saint Jérôme, de saint Justin et d'Eusèbe, Paul Vulliaud déclare *qu'on ne peut prouver chez les Pères une connaissance vraiment approfondie des traditions ésotériques juives* et cela s'explique selon lui par l'antagonisme existant entre Chrétiens et Juifs. Mais si les Apôtres ou quelques-uns d'entre eux au moins ont possédé cette connaissance approfondie de l'ésotérisme juif, comment expliquer qu'ils ne l'auraient pas transmise ? Contrevenant à la parole du Maître, les Apôtres auraient-ils mis la lumière sous le boisseau ? Ne serait-ce pas plutôt que les ésotéristes chrétiens des âges postérieurs ont eu des raisons pour se montrer plus discrets dans leurs écrits, ou même se sont entièrement abstetenu d'écrire ?

Nous savons qu'en réalité la transmission ne s'est pas interrompue à une époque aussi lointaine, et même qu'elle s'est poursuivie au moins partiellement jusqu'à une date beaucoup plus rapprochée de nous qu'on ne le pense généralement.

JEAN REYOR.

1. P. Nommès: *Fragments sur l'Apocalypse* et *La pêche miraculeuse*, études parues primitivement dans le *Muséon* et reproduites dans *Le Voile d'Isis* nos de décembre 1931 et novembre 1933.

LES REVUES

Dans le nº de mai de *Masonic Light*, nous mentionnerons un court article, consacré à une question des plus importantes : l'emploi de la langue hébraïque dans les mots sacrés et les mots de passe de la Maçonnerie. Cet article met bien en lumière l'impossibilité de traduire rigoureusement les termes d'une langue sacrée. L'auteur choisit comme exemples les deux mots *Sholom* et *Z'dokoh*, qu'on rend habituellement par « paix » et « charité ». Or, le premier ne signifie pas seulement absence de guerre, mais encore intégrité, perfection, santé du corps et de l'âme, harmonie, prospérité ; et *Z'dokoh* ne signifie pas seulement charité, mais avant tout justice, et en conséquence les règles talmudiques considèrent la charité non pas comme une œuvre « surérogatoire », mais bien comme une œuvre de stricte équité, les biens que tout homme possède ne lui appartenant pas en propre, mais étant un simple dépôt que Dieu lui a confié.

— Le nº de la mi-été reproduit quelques extraits glanés dans une publication antimaçonnique qui vient de voir le jour au Canada. Ces extraits donnent, sur l'organisation de la Maçonnerie internationale, des renseignements tellement sensationnels que nous ne résistons pas au désir d'en faire profiter nos lecteurs. « La Maçonnerie ne compte pas 33 degrés, mais bien 34 ; beaucoup de Maçons n'en savent rien, le fait étant tenu strictement secret, même à l'égard des titulaires du 33e degré. Ce 34e degré est constitué par les membres de l'Ordre des *Bnai Brith*, Ordre qui compte 50 membres, dont 30 sont Juifs... Chacune des grandes dénominations du Protestantisme et de l'Eglise Orthodoxe, aussi bien que de l'Islam, a sa propre Maçonnerie pour la diriger : ainsi l'Eglise anglicane est dominée par les *Old-fellows* ; les méthodistes et les presbytériens sont dominés par l'Ordre des Orangistes ; la Maçonnerie grecque est dominée par les « Chevaliers de Pythias » ; la Maçonnerie arabo-persane est dominée par le *Mystic Shrine* ; la Maçonnerie égyptienne est dominée par le *Karnak Temple*. La Maçonnerie contrôle également les compagnies d'assurances, par l'intermédiaire de l' « Ordre Indépendant des Forestiers ». Elle influe sur la politique mondiale au moyen d'un Suprême Conseil que dirige un Président assisté de 4 Ministères. Ce Suprême Conseil a pour emblème un serpent mystique. Le Président est juif. Les 4 ministères sont : le ministère de la Haine, dirigé par un rabbin ; le ministère de la Religion, chargé des cérémonies sacrilèges du culte maçonnique, y compris les meurtres rituels, l'adoration de Baal et le spiritualisme avancé (*sic*) ; le ministère de la

Fausseté, aux ordres de l'*Intelligence Service*, cette dernière organisation étant, comme chacun le sait, commandée par le Président du Sanhédrin israélite. Le quatrième ministère est celui de l'Erreur, auquel préside le Grand-Prêtre des Juifs (*resic*). Ce dernier ministère est chargé de répandre des mensonges parmi les membres de toutes les Eglises, dans le but de favoriser le judaïsme. Il y a aussi une sorte de sous-secrétariat d'Etat à l'Avarice, dont le titulaire est un des barons de la finance juive. Une telle organisation exige des fonds importants. Ils sont fournis par la contrebande en matière de soieries, de bijouterie, d'alcools, de stupéfiants, et aussi par d'autres ressources, telles que la traite des blanches, les banqueroutes frauduleuses et le pillage des maisons incendiées. Une active propagande en faveur de la Maçonnerie s'exerce au moyen de la littérature pornographique, anarchiste et nihiliste, et aussi par les « cercles fraternels » tels que le *Rotary* ». Il paraît que la feuille qui rapporte ces détails surprenants se flatte de compter parmi ses abonnés plusieurs prêtres et un évêque. *Masonic Light* s'en attriste. Mais pourquoi des ecclésiastiques n'auraient-ils pas le droit de se divertir honnêtement à la lecture de ces folies ? Pour ce qui est des lecteurs ordinaires, il est bien évident que le progrès des lumières les rend aptes à tout accepter. Et les contes bleus que nous avons rapportés sont tout de même plus vraisemblables que les histoires qui avaient cours en France au début du siècle sur le diable Bitru, grand visiteur de Loges, et certain crocodile, joueur de piano. Et quelques années seulement nous séparent de la publication de *L'Elue du Dragon*, où tous détails étaient donnés (avec plans à l'appui) sur les pratiques des « arrière-loges », pratiques sur lesquelles nous nous garderons d'insister, parce qu'elles relèvent de la police des mœurs. Il est par ailleurs bien évident que l'Eglise catholique ne saurait être rendue solidaire des mensonges (beaucoup moins inoffensifs qu'on pourrait être tenté de le croire) des antimaçons ; la vérité, c'est que ces derniers s'efforcent de compromettre certaines personnalités religieuses dans leurs campagnes ridicules... et qu'ils y réussissent quelquefois. Du reste, même au Canada de langue française, qui *semble* être aujourd'hui le dernier refuge de l'antimaçonnisme militant, il n'est pas rare que des relations courtoises existent entre la Maçonnerie et des organisations strictement catholiques. *Masonic Light* donne sur ce point des indications qui surprendraient certainement beaucoup de Français.

— Dans le nº de septembre, nous trouvons quelques notes sur la carrière maçonnique de Daniel O'Connel, le « Libérateur irlandais », qui, non seulement sut rendre une âme à sa patrie opprimée, mais encore fut le véritable artisan de l' « acte d'émancipation » de 1829, par lequel tous les catholiques du Royaume-Uni reçurent la plénitude des droits civils et politiques, appartenait en effet à la Franc-Maçonnerie. Il joua d'ailleurs un rôle maçonnique actif : initié en 1799 à la Loge nº 189 de Dublin, il en devint le Président l'année suivante. Il fut membre fondateur d'une Loge de Tralee et affilié

d'une Loge de Limerick. Mais en 1838, ayant eu connaissance des condamnations pontificales portées contre l'Ordre, il se retira volontairement de la Maçonnerie, à laquelle il avait appartenu pendant presque 40 ans. — Dans le même n°, est annoncée l'élection, comme Grand-Maître de la Grande Loge Unie d'Angleterre, du comte de Scarbrough, ancien Grand-Maître de la Grande Loge de District de Bombay.

— Dans le *Symbolisme* de juin 1951, nous signalerons un bel « Hommage à René Guénon », par M. G. de Saint-Jean. — Viennent ensuite trois études sur les rapports du Rosicrucianisme et de la Maçonnerie, signées respectivement de MM. Lepage, Bernard E. Jones (étude extraite du *Freemason's Guide and Compendium*) et G.-H. Luquet. Dans cette dernière étude, qui est de beaucoup la plus longue, M. Luquet analyse les divers textes sur lesquels on a tenté de s'appuyer pour prouver que les Rosicruciens ont joué un rôle lors du passage de la Maçonnerie opérative à la Maçonnerie spéculative. Ce sont divers poèmes, opuscules, lettres et articles de journaux, qui s'échelonnent de 1638 à 1730. S'il semble bien, comme le dit M. Luquet, que chacun de ces écrits pris à part ne prouve pas grand'chose, il est tout de même étrange de voir, dans six des neuf textes analysés, le nom des Francs-Maçons rapproché de celui des Rose-Croix et, dans un septième texte, de celui des Kabbalistes. Ce faisceau de coïncidences est digne d'examen, si l'on songe à l'habitude des rosicruciens de procéder par allusions, d'attirer l'attention pour la détourner ensuite, de jeter eux-mêmes le discrédit sur leurs propres ouvrages. Le huitième des neuf textes étudiés, que M. Luquet analyse longuement, est intitulé *Long Livers* (ce qu'on pourrait traduire par : « Ceux qui sont doués de longévité »), publié à Londres en 1723, sous le nom d'Eugenius Philalethes junior. C'est la traduction d'un traité hermétique d'Arnauld de Villeneuve, traduction dédiée « aux Grand-Maître, Maîtres, Surveillants et Frères de la très ancienne et très honorable Fraternité des Francs-Maçons de Grande-Bretagne et d'Irlande ». Sur l'identité de l'auteur de cet ouvrage, du reste fort intéressant, voici ce que nous dit M. Luquet : « En s'appelant Eugenius Philalethes le jeune, il a tout l'air de vouloir se placer sous le patronage d'un Eugenius Philalethes plus ancien. En fait, des livres imprimés de 1650 à 1657 étaient signés Eugenius Philalethes. Son vrai nom fut Thomas Vaughan. Mais la question se complique. Des ouvrages du même genre que ceux d'Eugenius Philalethes ont été publiés à Amsterdam et à Londres de 1664 à 1678 par un certain Eirenaeus Philalethes, « Anglais de naissance et cosmopolite de résidence », qu'on n'est pas parvenu à identifier. Divers auteurs ont confondu ces deux Philalethes, et ils sont d'autant plus excusables qu'à ce qu'on dit, Eirenaeus lui-même aurait pris pour un de ses ouvrages le prénom d'Eugenius. Il n'y aurait donc rien de surprenant à ce qu'Eugenius Philalethes le jeune ait commis la même confusion, et, bien que se plaçant sous le signe d'Eugenius, se soit inspiré à la fois d'Eugenius et d'Eirenaeus ». En somme, tout a été fait, et même très bien

fait, pour « brouiller les pistes », et l'on ne s'y retrouve guère... Ceux qui voudront d'autres renseignements sur les deux (ou sur les trois) Philalethes, « jeunes » ou non, et qui apparurent çà et là sous les noms de George Starkey, Dr Zheil, Childe, Carnobius, pourront consulter le *Théosophisme* de René Guénon (p. 53) et aussi l'*Histoire et Doctrines des Rose-Croix* de Sédir (p. 357). Quoi qu'il en soit, *Long Livers* dut avoir un certain retentissement dans le monde maçonnique d'alors, car M. Luquet nous apprend que cinq ans plus tard, un haut dignitaire de la Maçonnerie galloise, Edward Oakley, fit, devant la Loge londonienne « Aux trois Compas », un discours qui fut imprimé ensuite dans un document officiel, et où il reprenait non seulement les idées de *Long Livers*, « mais jusqu'à des passages textuels, entre guillemets ». Signalons aussi trois points dont M. Luquet ne parle pas, mais qu'évidemment il ne peut ignorer. D'abord, s'il est bien vrai que *Long Livers* ne fait aucunement mention des Rose-Croix, cet ouvrage n'en est pas moins « signé » par eux, car, dans une partie de la préface qui précède celle que M. Luquet a traduite, il est parlé de certaines personnes « dont le nom doit être rayé pour toujours du livre M. ». Il s'agit bien évidemment du « Livre M. » des Rose-Croix, qu'on a interprété par *Liber Mundi* ou même par *Mutus Liber*, et qui est le seul livre dans lequel ils consentaient à lire, eux qui n'écrivent point. Ensuite, il est fait mention de *Long Livers* et du « Frère » Eugenius Philalethes dans un ouvrage édité à Londres en 1723 « à l'usage des Loges » et intitulé *Ebrietatis Encomium* (« Éloge de l'ivresse »). Enfin, divers auteurs ont pensé qu'Eugenius Philalethes était un certain Robert Samber, qui vivait dans l'entourage du duc de Montagu, successeur de Désaguliers comme Grand-Maître des « Modernes ».

— Dans le n° de septembre-octobre-novembre, article de M. J. Corneloup, intitulé « Le Centre du Monde ». L'auteur, dont on sait les tendances rationalistes, reconnaît très franchement qu'en l'espace d'une génération, une évolution s'est produite dans les milieux « cultivés » : alors qu'au début de notre siècle, les « spiritualistes » y étaient considérés comme des « originaux » ou même comme des « faibles d'esprit », ce sont maintenant les matérialistes qui font figure d'« attardés » et de *mini habentes*. M. Corneloup est d'ailleurs aussi sévère pour les « forcenés du scientisme » que pour les « mousquetaires du néo-spiritualisme ». Mais il est visible que ses sympathies vont tout de même aux premiers : en effet, il s'attaque dans son étude à la conception traditionnelle selon laquelle l'homme est le « centre du monde », et il « met en face ce que nous savons aujourd'hui : que l'homme n'est qu'une infime moisissure » (*sic*) Et il ajoute : « La plus humble abeille, la plus chétive fourmi, peut croire qu'elle est faite à l'image de l'Etre Suprême qui lui a dicté son décalogue en créant l'univers spécialement pour que son espèce y prospère ». Nous nous demandons vraiment ce que pourrait être un Décalogue pour abeilles et pour fourmis. Mais nous étonnerons sans doute M. Corneloup en lui disant que si ces estimables in-

sectes constructeurs étaient doués de la faculté de penser (ce que nous ne croyons pas, la pensée étant le propre du règne hominal), et si, dans leurs cogitations, ils se figuraient être l'image du Suprême Architecte des Mondes, ils auraient parfaitement « raison » ; car ils le sont en effet. Le Maçon qu'est M. Corneloup ne sait-il pas que l'abeille, insecte géomètre, « fille de la Lumière », annonciatrice des premiers soleils, qui « rassemble ce qui est épars » en butinant toutes fleurs pour faire à l'homme ce don divin: le miel, « substitut » de l'ambroisie, est un des plus anciens symboles du Maître Maçon, symbole lui-même de l'Architecte de toutes choses ? Oui, l'abeille est bien créée à l'image de Dieu, et, plus précisément, elle *est* l'image du Verbe créateur; ne vole-t-elle pas sur les lèvres du divin Platon, le chantre du *Logos*, et sur celles de saint Ambroise, dont le nom est le nom même de l'ambroisie, et dont la parole d'or, selon la liturgie catholique, « engendra au Christ saint Augustin, cette éclatante *lumière* de l'Eglise » ? M. Corneloup, qui a si souvent siégé au *Débir*, ne sait-il pas que ce mot hébraïque est le nom même de l'abeille, *Débora*, tiré de la racine DBR, qui signifie « parole » ? Lui qui, dans ses « allocutions de bienvenue » aux nouveaux Maçons, a dû souvent leur transmettre l'antique devise initiatique : Connais toi toi-même, sait aussi bien que nous que cette sentence était gravée au « Delta » du temple élevé par les Grecs à la « Vraie lumière », et dont le « prototype », construit en cire par les abeilles, fut transporté par le « Dieu géomètre » dans son royaume d'Hyperborée. M. Corneloup nous dira sans doute que ce sont là des « légendes », qu'on ne peut mettre sur le même plan que les « certitudes de la science », selon lesquelles l'abeille et l'homme sont des « moisissures ». Mais nous, qui ne professons aucun respect pour la « science » d'aujourd'hui, d'hier ou de demain, nous pensons avec la « tradition perpétuelle et unanime » que l'abeille, comme la fourmi, le papillon, le scarabée, comme tous les insectes, tous les animaux, toutes les plantes, toutes les pierres, comme toute la parure de la terre et toute l'armée des cieux, est un symbole de l'Etre divin. « Car les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, *se voient comme à l'œil*, depuis la création du monde, quand on considère ses ouvrages » (*Epitre aux Romains*, I, 20). Toutes choses étant des symboles de Dieu sont « à l'image de Dieu », le moins imparfait de ces symboles étant l'homme, qui occupe de ce fait une place « centrale » dans l'univers, et le plus parfait étant l'Homme-Dieu, « qui a manifesté d'une manière ineffable les perfections du Père ». A la fin de son article, M. Corneloup donne aux « spiritualistes » et aux chrétiens en particulier quelques conseils que nous reproduisons *in extenso* : « Mon seul désir est d'aider mon frère néo-spiritualiste à dépouiller ses métaux, et non de troubler sa foi, quelle qu'elle soit. Si, par exemple, sa vocation est d'être chrétien, j'applaudirai à ce qu'il s'y efforce. Mais qu'il soit chrétien dans l'humilité et dans la clarté. Quand il prononcera « Notre Père qui êtes aux cieux », qu'il sache quel est ce Père, ce que sont ces cieux. Et il ne le saura que s'il a une nouvelle fois crucifié le Fils

dans son cœur. *Mais alors il pourra marcher sur le sentier* initiatique en communion fraternelle avec l'athée qui, surmontant effroi et dégoût, a frappé aux portes de la Mort et a découvert la Vie ». M. Corneloup nous croira-t-il si nous lui disons que le conseil de « crucifier une nouvelle fois le Fils dans leur cœur » ne peut être écouté par des chrétiens qu'avec horreur ? Il connaît mal, ou plutôt il ne connaît pas du tout le christianisme, et c'est pourquoi nous ne lui en voulons point. Ce qu'un chrétien doit « crucifier dans son cœur », c'est le « vieil homme », et il doit s'efforcer de « ressusciter avec le Christ ». Et quelle idée M. Corneloup se fait-il donc de la Foi quand il s'imagine qu'elle puisse être « troublée » par les arguments rationalistes ? Il est visible qu'il confond cette vertu théologale avec la simple « croyance », semblable à la croyance que peut avoir un scientiste dans les « enseignements » éphémères et les « toutes dernières acquisitions » de la science du jour. Mais la Foi n'est pas un échafaudage de vérités partielles plus ou moins bien assemblées, et dans lequel il suffirait d'enlever un élément pour que tout s'effondre. C'est bien autre chose, qu'il serait trop long d'expliquer à M. Corneloup. D'autre part, nous ne cacherons pas notre surprise d'apprendre qu'il existe des athées qui ont « frappé aux portes de la Mort et y ont découvert la Vie » Jusqu'ici, ceux dont nous avions entendu dire *à peu près* la même chose, comme le Christ et comme Dante, n'étaient pas précisément des athées. Il nous est difficile de croire M. Corneloup sur parole, car son affirmation est bien grave, et le monde est bien vieux... Pour terminer, nous ajouterons qu'il est impossible à un être limité, tel que l'homme, de se faire une idée *claire* de la Divinité. Que M. Corneloup, dont le zèle pour la Maçonnerie est réel et sincère — et c'est pourquoi il nous est au fond si sympathique, et c'est pourquoi nous nous sommes attardé si longtemps à essayer de le réfuter — que M. Corneloup lise donc le récit de la dédicace du premier Temple maçonnique (I *Rois* VIII, 10-12). « Au moment où les prêtres sortirent du lieu saint, la nuée remplit le temple de l'Eternel. Les prêtres ne purent y rester pour le service, car la gloire de l'Eternel remplissait le temple Alors Salomon s'écria : L'Eternel veut habiter dans l'obscurité ». Rien ne peut évidemment s'opposer à la volonté d'En-Haut. Or, Salomon nous l'affirme, l'Eternel *veut* habiter dans l'obscurité. C'est le « Maçon du Seigneur » qu'il nous faut croire, et non pas M. Corneloup. — Dans le même n°, M. Jean Piette a publié un article intitulé : « L'aspect métaphysique du Christianisme », dont nous nous proposons de parler prochainement.

DENYS ROMAN.

Le Gérant : PAUL CHACORNAC.

901. — Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 5-62